

Ernest LE BARZIC

LOGUIVY - DE - LA - MER

Perle d'ARMOR

et son écrin, le Goélo



Ernest LE BARZIC

LOGUIVY - DE - LA - MER

Perle d'Armor

et son écrin, le Goélo

IMPRIMERIE SIMON

RENNES

DU MÊME AUTEUR

- « Mûr-de-Bretagne et sa région » (brochure de 70 p. pour le Syndicat d'initiative de Mûr). 1947.
- « Image de la Bretagne centrale » (dépliant du S. I. de Mûr). 1950.
- Articles, poésies et études en langues française et bretonne dans journaux et revues. (Pour l'ensemble : prix littéraire du département des Côtes-du-Nord, en 1950.)
- « Histoire d'une école depuis 1854 » (école Saint-Joseph, Quédillac) dans bulletin du doyenné de Saint-Méen, 1954.
- « La Roche-Derrien et ses environs. Le barde Narcisse Quellien » (ouvrage subventionné par l'U.D.S.I. des Côtes-du-Nord). 1955. 150 p.
- Brochure d'addenda au précédent ouvrage. 1958.
- « François Vallée-Abherve, grammairien et lexicographe » (publié par le Collège des Bardes de Bretagne). 1956.
- « Mûr-de-Bretagne et sa région » (2^e édition), 400 pages, préface de M. le chanoine Falc'hun, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, subvention par le Conseil général des Côtes-du-Nord, prix de l'Entente Culturelle Bretonne. 1957.
- « Kôziou tintin Mari » (recueil de contes en langue bretonne). Prix littéraire du Gorsedd, prix de la Fondation Culturelle Bretonne, publié par la revue « Brud ». 1963.
- « Kalonou tregeriad » (recueil de nouvelles in revue « Brud »). 1963.
- « En Suisse bretonne », 80 pages, 1965.
- « Jean Choleau, son œuvre. La Fédération Régionaliste de Bretagne », 63 pages, 1966.
- « Un intime du lorrain Lyautey, le général comte Yves de Boisboissel, barde de Bretagne », préfaces de Pierre Lyautey, président de la Société des Gens de Lettres, et du Grand-Druide-adjoint de Bretagne. 1967.
- « Loeiz Lezongar », roman en langue bretonne, n° 28/29 réunis de la revue « Brud ». 1968.
- Mémoires, nouvelles, contes (dont des traductions de Hauff) en langue bretonne pour différentes revues et Radio-Bretagne.
- Sur les traces d'une vieille famille bretonne (Crec'hriou), tiré à part du bulletin de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord. 1969.
Chez l'auteur : 26, avenue du Cimetière de l'Est, 35 - Rennes.

En préparation :

- Manoirs des Côtes-du-Nord.

Avec ma respectueuse amitié
à M. l'abbé Joseph PENAULT,
heureux recteur de Loguivy-de-la-Mer.

E. LE B.

Cher Monsieur le Recteur, j'avais enfin répondu à votre aimable invitation et vous m'emmeniez de la gare routière de Paimpol vers votre presbytère... Un carrefour... Nous laissons à droite la départementale, ombragée par de beaux fûts des bois de Kertanouarn, conduisant au bourg de Ploubazlanec et à l'Arcouest, puis, après un virage, au sommet d'une longue descente en ligne droite, vous arrêtez votre voiture et, le bras tendu, vous me déclarez : « Vous avez devant vous une bonne partie de Loguivy et aussi la mer... ».

Au bout du ruban de la route, par-delà les cascades émeraude des prés et des champs et les toits bleus d'un groupe de maisons, en contre-bas, l'azur marin, très pur, presque méditerranéen, s'étirait autour d'un archipel de rochers roses à carapaces et à toques vertes, dans une symphonie inoubliable de couleurs. Ce panorama différait assez peu de celui que j'eus la première fois du golfe du Morbihan, mais sous le soleil estival, le bleu était ici plus profond. J'avais devant moi une autre de ces « mare nostrum » très intimes où l'on goûte si bien l'eurythmie de la terre et des eaux.

Nous traversons au ralenti une petite Canebière étroite, populeuse et animée où je sens tout de suite les sentiments cordiaux des ouailles envers leur pasteur.

Jamais presbytère ne fut davantage au cœur d'une agglomération, puisqu'il touche le port autour duquel sont groupées presque toutes les habitations. Je poussai pour la première fois la porte de votre jardin, « cette porte, comme l'a dit depuis P.-G. Le Friec dans un remarquable reportage, qui n'a jamais su que les hommes méfiants avaient inventé les clefs. Cette porte qui, d'un côté, regarde l'immensité de la mer sommeillante, quand elle contemple secrètement, de l'autre, la bonté des accueils que le presbytère dispense, et qui sépare, à cause de cela, deux sortes d'infinis... ».

Je sus découvrir la petite terrasse qui vous sert d'observatoire. La mer montait et remplissait peu à peu l'anse qui est le point géographique et le centre d'intérêt du village, une anse qui n'est autre qu'un mini-estuaire pour un très modeste ruisseau. Toute une flottille bariolée rentrait et venait s'établir autour de deux môles de porphyre rose et quatre importants langoustiers à la poupe pavoisée des pavillons multicolores de leurs flotteurs. Le tout était dominé d'un grand rocher, rose lui aussi, vraie réplique miniature du géant de Holyhead qui veille à la fois sur la Mer d'Irlande et l'île d'Anglesey, la mystérieuse Mona des anciens druides.

Bréhat, la grande île, retint mes regards et je me promis de faire sa connaissance ainsi que celle de tous ses « enfants », ces îlots et ces rochers batifolant dans ses eaux. L'île Verte, avec ses deux arbres et sa luxuriante végétation est la plus parée. Au-delà du phare de la Croix, l'île Maodez, bornant la vue au nord, surmontée de son antique oratoire, et qui vogue déjà en pleine mer, n'est pas la moins attirante, riche qu'elle est des souvenirs des thaumaturges venus d'Outre-Manche dans leurs auges de pierre.

J'ai tout de suite aimé ce village et ses habitants, son port, sa mer, ses îles et ses rochers.

Faisons le point

« Homme libre, toujours tu chériras la mer. »

BEAUDELAIRE

Loguivy est situé à cinq kilomètres de Paimpol par la départementale n° 15. Paroisse depuis quelque vingt ans, ce n'est pourtant qu'un quartier, un hameau — un grand hameau — de la vaste commune de Ploubazlanec (en breton, Pleraneg) au même titre que Perros-Hamon, Pors-Even, l'Arcouest, Lannévez. L'agglomération loguivienne occupe la partie nord-ouest du territoire de la commune et est limitée au couchant par l'ample embouchure du Trieux.

Le petit port d'échouage de Loguivy est à 48°49' de latitude nord et à 3°4' de longitude du méridien international.

Les navigateurs qui viennent du grand large doivent faire appel à toute leur prudence, ils savent que

« Etre Pempoull ha Lokemo
Emañ gwele an Anko »

(entre Paimpol et Locquémeau, s'étend le lit de la Mort).

Ils ont à tribord la silhouette, « élancée comme un sapin de granit », du phare des Héaux (1), la longue jetée naturelle du

(1) Ce phare, haut de 53 mètres, est un souvenir de la Monarchie de Juillet, il fut construit de 1836 à 1839.

Sillon du Talbert et, à babord, à six milles de là, l'île de Bréhat, dont on ne tarde pas à apercevoir les deux chandelles du Paon et du Rosédo. A l'ouvert de l'estuaire pointe le phare de la Horaine, tour octogonale de dix-huit mètres à bandes obliques noires et blanches. On a alors, à l'ouest, l'île Saint-Maodez avec sa « guérite », puis ayant évité les Kerreg-Menguy, méchants chiens de garde, on entre dans le chenal, éclairé vers le large par le phare de la Croix. On passe entre sa blanche silhouette et, à tribord, la tourelle Ar Mogedeier (ou « Les Fumeurs »). Si l'on veut aller mouiller dans la rivière, on gouverne sur la façade trapézoïdale du phare de Bodic qui domine là-bas la rive gauche déjà toute terrienne de l'embouchure, alors que défilent à tribord la lourde masse de bête apocalyptique de l'île-à-Bois puis la gracieuse silhouette d'un îlot, Roc'h-an-Onn, ancien poste de douane établi devant le premier étranglement de la ria. On laisse alors à babord la tourelle Ar Holeneier et à tribord celle de Lostmor dont le nom est une frontière. Point n'est besoin d'ailleurs d'aller si loin, les mouillages de Pommelin, en travers de Mongedeier et de l'île-à-Bois, sont très convenables.

Mais si l'on veut s'ancre dans le port même ou en rade, l'on doit quitter le grand chenal en laissant à babord la « Vieille de Loguivy » (Gwrac'h Logivi) et le rocher aux crabes, Kranked, pour entrer dans un chenal secondaire nommé Ferlas, ou Ferlez, où le flot porte à l'est et le jusant à l'ouest, avec des vitesses maximales de quatre nœuds.

Après Roc'h Konan, le Ferlez s'élargit en direction de Bréhat. Il y recèle quelques mauvais « cailloux » dont deux vilains petits poètes, aux chants dangereux, du nom de Barzic !

Cette « mare nostrum » et ses endentations rocheuses de granit et de porphyre rose, a une physionomie toute continentale qui suggère des transgressions marines à la suite d'on ne sait

quels cataclysmes, très anciens peut-être, mais peut-être aussi relativement récents. Et l'on évoque les substructions découvertes en plusieurs points de la côte bretonne, les très attachantes légendes de Tolente, la « Tyr armoricaine », et d'Is, la puissante cité de Gradlon, dont la houle atlantique gardera peut-être toujours les secrets. Ici, il est clair que le grand chenal n'est que le prolongement immergé environ sur dix kilomètres (2) de l'estuaire du Trieux et que l'ancienne côte suivait le rivage extérieur de Maodez et l'extrémité septentrionale de Bréhat.

(2) Profondeur : 30 à 40 mètres.

Préhistoire et Histoire

Cette intrusion de la mer est attestée par une découverte récente faite par M. Giot à Kerguereva, en Bréhat, en face de Benniguet. Il s'agit d'un abrupt de falaise constituant un excellent abri-sous-roche parsemé de racloirs et éclats divers de silex du Moustérien, « éclats et pointes en diverses roches éruptives et volcaniques trégorroises, en particulier en microgranite ; enfin toute une série de gros éclats provenant du débitage de la dolérite formant le plancher de l'abri ». Or, ce plancher est de nos jours largement recouvert par les hautes mers. Le même auteur signale que l'emplacement actuel de la base du Sillon du Talbert était habitable au Néolithique et que, dans le vieux sol sous-jacent, il a trouvé des silex, des fragments de céramique et des charbons de bois, le sillon se trouvant, sans doute, à l'époque, un peu plus au large. Il semblerait, d'autre part, que le passage « Le Kerpont », peu profond, entre Benniguet et Bréhat, ait été praticable (il l'est encore par les plus basses mers) jusqu'à une époque assez récente et, sur la côte Est de cette dernière île, un toponyme, « Aot ar Roudourec », laisse supposer qu'il y avait là un gué assez important pour se rendre à l'îlot Logodec.

Le pays possède d'autres témoins (3) de la préhistoire : l'allée couverte de Mélus, sur le plateau de quarante-cinq mètres d'altitude dominant, à l'Ouest, l'agglomération loguivyenne, dans une parcelle appelée « Park ar Ramz » (champ du géant), et, à cinq cents mètres de là, le promontoire barré de Roc'h-an-Evned (roche aux oiseaux).

(3) Etude de MM. Fournier, Giot, L'Helgouach et de Sieveking in bulletin de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord de 1957.

L'allée couverte, classée monument historique, est assez semblable à celle de Coët-Correc (4) à la limite de Mûr-de-Bretagne et de Caurel. Cette antique chambre funéraire, formée d'une succession de neuf dolmens (il y en eut probablement onze), comporte une entrée latérale à linteau. On y a découvert des poignards en silex, des grattoirs, des haches, un important dépôt de poteries et une curieuse bouteille à collerette.

Roc'h-an-Evned, situé dans la propriété de « Landéris », à M. Georges Fournier, est un magnifique rocher qui se dresse verticalement à quarante-cinq mètres, au-dessus du Trieux, en face de Roc'h-an-Onn. C'était un retranchement commandant toute l'embouchure. L'arrière était défendu par un épais talus, surmonté de pierres verticales, et par un fossé. On y a déterré des tessons de poterie, des éclats de silex et une hache polie.

Trois belles épées en bronze ont été extraites des sables du Trieux.

Sur le plateau où se situe « Park ar Ramz » et dont le nom global est « Lann ar Mendy » (la lande de la maison de pierre, c'est-à-dire vraisemblablement de l'allée couverte) (5), aboutissait une route antique dite voie romaine de Quintin à Loguivy-de-la-Mer par la gare de Châtaudren, Lanvollon, Pléhédél, Paimpol et le hameau de Guiler (6). Ce vieux chemin aboutissant à l'estuaire du Trieux devait avoir une certaine importance, il a dû être pratiqué depuis les temps les plus reculés et être simplement repris par les Romains.

(4) Voir notre ouvrage « Mûr-de-Bretagne et sa région ».

(5) Ces monuments étaient, dans la croyance populaire, des demeures de korrigans.

(6) Le sens du mot breton « gwiler » est : place publique.

*« Sur la Côte d'Armor. Un ancien vieux couvent,
Les vents se croyaient là dans un moulin à vent. »*

Tristan CORBIÈRE

L'île Lavrec (7) avait sa villa romaine dont les ruines furent utilisées par saint Budoc et ses compagnons, venus d'Outre-Manche, vers 470, pour construire leur monastère que l'on considère comme le premier en date de la région. En 1949, P.-R. Barbier a décrit avec une grande minutie les ruines de l'église, du cimetière, du puits et surtout des cellules circulaires des moines. Fort heureusement... Car, si l'on en croit le numéro de janvier 1968 de « Pax », information reprise par la revue bretonnante « Al Liamm », il ne reste plus rien de ces précieuses logettes individuelles des vénérables cénobites du V^e siècle. Un bulldozer y est passé et a tout arasé, sans respect pour ces pierres et cette terre sacrées. Il reste heureusement des spécimens de ces antiques moutiers celtiques en Irlande, par exemple dans le site ravissant de Gougane-Barra où l'on entretient avec vénération huit de ces cellules voûtées, dont celle de saint Finbarr, « first bishop of Cork ».

Des îlots voisins ont été aussi, à la même époque, et longtemps après, des centres de vie cénobitique dépendant de l'évêché de Dol : Benniguet (l'île Bénie), Saint-Riom, en face de Pors-Even, et l'île Verte, qui relève de la commune de Bréhat dont elle est séparée par un peu moins de deux kilomètres. Cet îlot d'un hectare et demi, défendu par une redoutable ceinture de rochers, fait excellente figure dans l'archipel bréhatin et attire

(7) C'est saint Gwénolé, disciple de Budoc, qui aurait ainsi appelé l'îlot à cause des lauriers-roses qui y poussaient.

invinciblement les regards. Est-ce à cause de sa situation centrale, ou bien de son élévation au-dessus de la mer et de ses allures de forteresse quadrangulaire, casquée uniformément d'émeraude, avec deux plumets qui sont des pins survivants d'un bosquet touffu ? Oui, elle est attirante, cette île, et l'un des disciples de Budoc y créa un prieuré qui devait être détruit par les Normands. Des religieux franciscains vinrent s'y établir en 1434, alors que l'îlot était propriété de Gilles de Tournemine, seigneur de Botloy, en Pleudaniel, et non de La Roche-Jagu, comme on l'a dit. Le couvent resta ouvert jusqu'à la Révolution, époque à laquelle l'île fut achetée comme bien national par un certain Guillou. Six religieux y vivaient alors et possédaient une bibliothèque de 999 volumes. Outre la maison et une petite église conventuelles, ils disposaient notamment d'un cloître, d'une chapelle de la Vierge et de beaux jardins très fertiles, clos de murs. Le tout était entouré d'une double enceinte, dont l'une, dans sa partie centrale, atteignait 3,80 m d'épaisseur. C'est sous cette muraille que se trouvaient l'embarcadère et la pêcherie. Un calvaire — il n'en reste plus trace — se dressait au sud-ouest sur un amas rocheux pyramidal qui, vu de Loguivy, semble se détacher nettement de l'îlot. Il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom du phare de la Croix.

Une végétation exubérante et à peu près inextricable règne en maîtresse sur les ruines et des jardins qui furent célèbres dans la région (8).

(8) Au cours des vacances 1968, une équipe d'étudiants s'est occupée à défricher l'île, intéressés par les ruines. En 1771, « Lorent Goaster, de la paroisse de Ploubalanec, du village de Loguivy », coule dans le Jaudy avec un chargement d'ardoises provenant des carrières de La Roche-Derrien où son cadavre est trouvé « submergé au rivage » (regist. paroiss.).

Ces ardoises étaient destinées à la communauté de l'île Verte où une ou plusieurs toitures étaient donc en confection ou en réfection à cette date.

Mais l'île Saint-Maodez évoque encore davantage l'installation des moines d'Outre-Manche en Armorique. C'est dans la première moitié du VI^e siècle que Maodez, né en Irlande, débarqua d'abord à l'emplacement actuel du bourg de Lanmodez puis dans l'île. Lui aussi construisit un monastère composé de cellules séparées, une église, défricha son nouveau domaine qui devint très fertile et organisa des pêcheries. Il y mourut et y fut inhumé (9). La fondation fut l'une des nombreuses victimes des Normands, mais semble avoir été relevée peu après de ses ruines. Les reliques du saint fondateur avaient été transportées à Bourges ; quelques-unes d'entre elles, apportées à Paris, ont été à l'origine de l'église Saint-Mandé, cependant que le chef revenait au pays et se trouve actuellement à Plouézec.

A partir du XII^e siècle, Maodez relève de l'Abbaye de Bégard. Vers 1600, Frère Jean de Knegriou (10) en était le prieur et fut d'ailleurs démis de ses fonctions par l'Abbé de Cîteaux. Une vingtaine d'années plus tard, l'île était aux mains d'un fermier, mais les pèlerins y affluaient toujours et ses modestes monuments continuent à avoir de nombreux visiteurs. D'abord la « guérite » servant d'amer pour la navigation. C'est une très ancienne chapelle circulaire à autel de schiste qui, après avoir été appelée « chaise » de saint Maodez, est devenue « Forn Maodez » (forn : four). Mais elle fut d'abord l'une des cellules monacales, la seule qui subsiste. Une partie de l'église prieurale est devenue une maison d'habitation où réside habituellement quelque membre de la famille Couâsnon, de Rennes, propriétaire

(9) Fête le 18 novembre.

(10) Lire de Kernec'hriou, devenu le patronyme actuel Crec'hriou (voir notre étude sur cette famille dans le bulletin de 1969 de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord).

de l'île (10 bis). Elle comporte un portail roman, très beau dans son austérité, et quelques détails intéressants. Tout près, une chapelle moderne contenant plusieurs statues anciennes en bois, puis le prieuré, du XV^e siècle dans son ensemble, dont la porte à arcade et accolade ainsi que l'escalier de pierre méritent la visite. Mais il subit de plus en plus les injures du temps, l'excellente terre à primeurs de l'île n'est plus exploitée. Il reste à voir le puits, intarissable, et le rocher creux appelé « lit de saint Maodez ».

L'île Maodez est à une grande lieue de Loguivy (trois milles marins), elle a environ un kilomètre de long et 80 à 250 mètres de largeur. On dit que le saint fondateur en avait chassé les serpents et qu'ils n'y sont jamais revenus. Rappelez-en un peu de terre, elle guérit des vers et préserve des reptiles. Le thaumaturge aurait également débarrassé l'archipel bréhatin de Teuz, monstre marin démoniaque.

Pour achever cette fresque de l'œuvre locale des religieux insulaires, notons que la chapelle de la Trinité, en Ploubazlanec, fut fondée par des moines irlandais et on peut y voir la statue d'un saint Prébel. Enfin, nous n'oublions pas notre saint Ivi auquel nous consacrerons une chronique à part.

C'est peut-être aussi le lieu de rappeler que Perros-Hamon et Lannévez, en Ploubazlanec, ainsi que Lanvignec (11) (très jolie chapelle), en Paimpol, ont été paroisses, alors que Paimpol était trêve de Plounez. Kéridy relevait de l'évêché de Dol. La paroisse même de Ploubazlanec, dont Loguivy n'était qu'un

(10 bis) On nous informe que l'île vient d'être achetée par M. et M^{me} Lescault.

(11) Lannévez et Lanvignec ont été trêves de Perros-Hamon (toutes trois étaient enclaves dolaises).

hameau, Plouézec, Plounez et sa trêve Paimpol ressortissaient à Saint-Brieuc.

Tout le territoire compris entre le Trieux, son affluent le Leff et la côte fit partie du comté du Goélo (12) dont nous trouvons le nom pour la première fois dans la vie latine de saint Gwénolé. L'histoire féodale de cette seigneurie, très riche en événements divers, n'a guère dû affecter souvent la paisible et modeste agglomération de Loguivy, même quand le sang coulait à Bréhat ou à Paimpol.

On ne sait rien de Coz-Castel, dont le donjon pentagonal dominait le Trieux entre Lézardrieux et Loguivy, ni de celui de Penthièvre (13), qui lui faisait face sur l'autre rive, sinon qu'ils défendaient l'entrée de la rivière et y surveillaient la navigation, comme le château de Botloy (ruiné sous la Ligue), en Pleudaniel (14), et plus tard La Roche-Jagu.

Parmi les seigneuries voisines les plus considérables, citons la châtellenie de l'Etang, à Paimpol, aux du Halgoët au XIV^e siècle, et celle des Kerraoul, à Plounez. L'abbaye de Beauport fut fondée vers 1200 et son Abbé possédait haute justice. En 1202, le duc de Bretagne lui accorda une foire de trois jours à Kéridy dans la semaine de l'octave de la Pentecôte.

Loguivy était dominé par le vieux château de Kertanouarn muni de douves, enceinte, tours avec meurtrières, portail fortifié,

(12) Penser aux flots qui barrent la baie de Paimpol, les « Mats du Goélo », du bas-latin « meta », borne.

(13) de Penn-Treo : extrémité, embouchure du Trieux. Ce nom était voué à une grande fortune dans l'histoire de la Bretagne.

(14) Cette paroisse comptait de nombreuses juridictions féodales... « Noblañs Planiel » !... Ci-dessus, nous avons déjà cité les Tournemine et les Kernech'riou, maisons étroitement apparentées.

et siège d'une haute justice. Une porte de fer ouvrait sur deux souterrains dont l'un conduisait à notre petit port. C'était le berceau de la famille de Tanouarn et ce nom peut laisser supposer qu'on se livrait à proximité à l'industrie du fer. Le nouveau château et ses dépendances appartiennent à la famille de La Nouë, l'une des plus anciennes de la région, puisqu'elle était déjà représentée dans les rangs de la noblesse au XV^e siècle.

Le domaine de Kersa (ou mieux : Kersac'h) appartenait à la fin du XVIII^e siècle aux Boisgelin.

**

Le hameau de Loguivy n'échappa probablement pas au pillage pendant les guerres de religion. Paimpol fut fortifié par René de Grezille, sieur de la Tremblaye, gouverneur pour le compte de Henri de Navarre. Sa garnison, la soldatesque anglaise de Norris et les soudards de la Fontenelle rançonnèrent le pays à tour de rôle, en rivalisant de cruauté.

La démolition des fortifications de Paimpol fut commencée à la fin de l'année 1600.

Au début du XVI^e siècle se produit un événement considérable qui introduit une nouvelle industrie dans l'économie de la région, les marins du quartier de Paimpol prennent l'habitude d'aller en mers lointaines pêcher la morue devenue rare sur nos côtes (14 bis).

(14 bis) En effet, les morues ont abondé au large des côtes bretonnes. La ville de Penmarc'h, peuplée de 10 000 habitants au XV^e siècle et rivale de Nantes, s'était enrichie par un commerce actif de grains et de bestiaux avec l'Espagne, mais aussi grâce à ses pêcheries de harengs et de morues. La découverte des bancs de Terre-Neuve lui fit un tort considérable.

Dès le ministère de Richelieu, naissent des projets de transformation de Lézardrieux en port militaire. Le plus près d'aboutir fut celui de Vauban qui voulait commencer au plus tôt à fortifier l'île-à-Bois, position très intéressante face à l'Angleterre, sur une rade et une ria dont le grand tacticien voyait tous les avantages. Le choix du gouvernement se porta sur Cherbourg, et en maigre compensation, on dota Bréhat d'un fort et d'une batterie.

En 1720, Brocke, un Anglais de Guernesey, apprit à des Bréhatins à capturer des homards à l'aide de casiers. Ce procédé, qui nous paraît maintenant très simple, eut un grand retentissement sur la pêche côtière et amena une grande prospérité dans la région.

En 1642, les missions du Père Maunoir, sur l'invitation de l'évêque de Dol, à Bréhat, Lannévez, Kéridy, celle de Paimpol puis de Pléhédel en 1658 ranimèrent puissamment la foi dans le pays. Le Bienheureux revint à Bréhat en 1673 et 1679. Dans les trois dernières années de sa vie, entre 1680 et 1683, on le revit à Paimpol. Il prêcha également à Yvias.

Les biographes du courageux Jésuite racontent son arrivée sur nos côtes avec son fidèle compagnon Dom Bernard, en 1642. Ils eurent bien du mal à trouver un passeur pour Bréhat, il est vrai que la mer était mauvaise. Il n'y avait jamais eu de mission dans l'île et la plus grave ignorance y régnait en matière religieuse. Les gens s'y adonnaient aux vices, mais ils avaient conscience de leur déchéance et il fut facile de les mettre sur le droit chemin. Un grand concours de peuple accompagna les missionnaires jusqu'à Lannévez où l'accueil fut loin d'être triomphal, le bruit ayant couru qu'ils étaient des amis des Anglais. Or, ne voilà-t-il pas que deux vaisseaux britanniques louvoient autour de Maodez et qu'à Bréhat s'allument les grands

feux d'alarme. Les Pères gardent leur sang-froid et les navires ayant repris le large, les Bréhatins reviennent à Lannévez et suivent pieusement les exercices, mais sur le continent on reste méfiants et seuls les enfants se rendent à l'église, ce qui fournit un nouvel alibi contre les missionnaires. Certains notables paimpolais parlent de les emprisonner, mais les moines de Beauport leur dessillent les yeux et ils consentent alors à aller écouter les prédicateurs. Leur exemple est enfin suivi par les habitants de Lannévez et des paroisses voisines.

Ce fut un triomphe et les missionnaires suffisaient à peine à la besogne, d'autant plus que Dieu leur accorda la grâce d'accomplir deux miracles, nouveau succès qui facilita les missions suivantes dans la région.

Sous Louis XIV et Louis XV, les guerres contre les Anglais furent bien dommageables pour la Bretagne en général et pour les pêcheurs en particulier qui devaient redouter les incursions ennemies jusqu'à l'entrée des ports. Les « Saizon milliget » ne se faisaient pas faute de croiser dans les parages du Sillon du Talbert et Maodez, capturant ou coulant les barques de pêche. Nos pauvres marins avaient aussi à supporter la charge écrasante de la « presse », l'enrôlement forcé dans la marine militaire. Des agents recruteurs sans vergogne essayaient d'obtenir le consentement des victimes dans les vapeurs du vin qu'ils faisaient couler à flot.

Dans les années précédant la Révolution, Paimpol était toujours trêve de Plounez. En 1787 puis en 1789, le Général de la paroisse, ancêtre du conseil municipal, demanda sans succès à l'évêque de Saint-Brieuc le transfert du recteur de Plounez en leur ville qui ne cessait de croître. Il faudra attendre les modifications apportées par l'église constitutionnelle, en 1792, pour que la dite ville, après être devenue chef-lieu de canton,

soit élevée définitivement, non seulement au rang de paroisse autonome, mais à celui de doyenné, dispositions ratifiées par le Concordat *. Paimpol avait doré son blason, ce qui n'est qu'une pure métaphore, puisqu'il porte « un navire d'argent sur fond d'azur ».

Comme partout ailleurs, les mois précédant la Révolution furent ici une période de disette et la pénurie des grains amena des troubles à Paimpol ainsi que dans plusieurs villes voisines, dont Guingamp.

Si les cahiers de doléances des paroisses composant la commune actuelle de Ploubazlanec ont été perdus, on peut consulter ceux de Plouézec et d'Yvias, et considérer sans crainte d'erreur que leurs revendications furent, à peu de chose près, celles de toute la région. Ils demandent plus d'égalité entre les trois ordres, notamment en matière d'impôt, dans l'octroi des offices dans la marine royale et la magistrature. Ils se plaignent de la vénalité des charges et réclament des « juges gradués, capables et non suspects ». Ils « courbent sous le poids des charges féodales... Le seigneur et les gros bénéficiers, à la privation même de nos pasteurs, lèvent déjà de nos champs la douzième partie des fruits », déclare le cahier d'Yvias. L'obligation de moudre au moulin banal est odieuse et Plouézec demande « la faculté de bâtir des moulins à vent partout où l'on voudrait ». On gémit sous le poids des corvées des grands chemins et des transports des « armes et bagages » de la troupe. S'ils se plaignent

* Lanvignec, ancienne enclave doloise prélevée jadis sur Plounez, deviendra partie intégrante de Paimpol par ordonnance royale du 19 juin 1824. Une autre ordonnance du 15 avril précédent avait rattaché les autres enclaves Lannévez et Perros-Hamon à Ploubazlanec dont elles n'étaient que des démembrements.

que des abus contraires à la Coutume ont fait jurisprudence, ils réclament en même temps une rénovation de la dite Coutume.

Si ces revendications rappellent celles de tous les cahiers bretons, on y sent une opposition plus forte qu'en d'autres contre les redevances féodales et on parle même de la « tyrannie des seigneurs ».

Le Paimpolais Morand devint député à l'Assemblée Législative.

La Constitution Civile du Clergé causa de profonds remous dans la vie religieuse, et même civile, de l'actuel doyenné de Paimpol. Alors que, d'une façon générale, les prêtres réfractaires composèrent les trois-quarts du clergé breton, la « Presqu'île » (15) compta la proportion d'assermentés la plus forte de Bretagne. Elle appartenait d'ailleurs au district de Pontrieux, celui qui posséda le plus de jureurs et fournit l'évêque constitutionnel des Côtes-du-Nord, Jean-Marie Jacob, né à Plouézec, recteur de Lannebert et conseiller général du canton de Lanvollon, poste où il succédait à Nicolas Armez qui devenait procureur général syndic. Ce dernier, né à Plourivo, d'une riche famille d'armateurs paimpolais, avait embrassé l'état ecclésiastique par ambition. Il était intelligent, instruit, imbu des principes philosophiques du temps et fut l'âme du schisme parmi ses confrères de la région. Il renoncera bientôt à la cléricature et abandonnera même toute pratique religieuse. « Abyssus abyssum invocat ! »

Qu'on ajoute à la dialectique insidieuse de ce beau parleur l'exemple de J.-M. Jacob, prêtre attaché à ses devoirs, et, à

(15) Nom donné quelquefois à la partie septentrionale du Goélo. Depuis la « Déclaration des Quatre articles » (1682), de nombreux membres du clergé étaient gallicans et devaient donc trouver normale l'autonomie administrative de l'église de France.

défaut de distinction et de grandes facultés intellectuelles, possédant la reine des vertus, la charité, et l'on comprendra qu'il y eut tant de sermentaires dans le Goélo, alors que dans l'ancien évêché de Tréguier presque la totalité du clergé s'était engagée comme son évêque « à regarder comme intrus tout ecclésiastique promu à l'épiscopat ou proposé au gouvernement d'une paroisse suivant les formes nouvelles jusqu'à ce qu'elles soient adoptées par l'Eglise ».

Cependant, tous nos prêtres ne furent pas des « jurous ». MM. Richard et Ernault, respectivement recteur et vicaire de Ploubazlanec, émigrèrent, ainsi que MM. Calvez, Corre, Derrien, Guéroy, d'Yvias, M. Foëzon, recteur de Lanvignec, et un autre Foëzon, de Paimpol.

Jean-Maurice Rolland de Kerhélouri, né à Plounez, chanoine de la cathédrale de Tréguier, passa trois ans à Jersey, rentra en Bretagne avec le corps expéditionnaire de Quiberon en juillet 1795 et fut fusillé à Auray.

Un autre prêtre natif de Plounez, Jean-Marie Bernard, fut déporté sur les pontons de Rochefort où il mourut le 20 juillet 1794 ; il fut inhumé à l'île d'Aix (15 bis).

Prêtèrent serment : MM. Jean Kerhiet, recteur de Plourivo, qui se rétracta plus tard ; Pierre Le Ny, recteur de Plouézec ;

(15 bis) Le bienheureux Yves-André Guillou est né le 8 mars 1748 au village de Keranrun, en Lézardrieux. D'abord clerc du diocèse de Tréguier, il fut reçu, à Paris, maître ès-arts (licencié ès-lettres), licencié en théologie, puis, après son ordination, membre de la Société de Navarre, docteur en théologie, et devint proviseur du collège de Navarre, puis vice-chancelier de l'Université de Paris.

Adversaire irréductible de la Constitution civile du clergé, il fut incarcéré à Saint-Firmin, « martyrisé avec ses confrères, au nombre de 190, le 2 septembre 1792, et béatifié par Sa Sainteté Pie XI, le 17 octobre

Yves-Hyacinthe Videlou, recteur de Plounez, se cacha dans sa paroisse pendant la Terreur ; Guérin, vicaire à Plouézec ; Alain Jacob, frère de l'évêque, vicaire à Paimpol, aumônier de la garde nationale ; Simon Féger, vicaire à Plounez ; Guill. Nicolas et Guill. Picard, prêtres de Plourivo, ce dernier devint recteur intrus de Tressignaux puis de Kérity ; Yves Le Sec'h, prêtre de Plourivo, recteur intrus d'Yvias ; L. Yvonnet, prêtre de Plouézec ; Y.-M. Gouarin, vicaire à Plouézec ; Pierre-Charles Hervé, vicaire à Pléhédél, recteur à Ploubazlanec ; Pierre-Jean Jouan, chapelain de Saint-Jean de Plourivo ; Le Lay, vicaire constitutionnel de Paimpol ; Jean Joyaux, prêtre de Plourivo ; Le Saint, prêtre à Plouézec, recteur assermenté de Pommerit-Jaudy ; Yves Le Sec'h, de Tréméven, disparut quelques années, devint recteur concordataire de Pleubian puis de Lézardrieux ; François Morice, de Ploubazlanec, vicaire à Plourhan ; Philippe Le Bescont, de Saint-Agathon, vicaire intrus de Pontrieux, recteur concordataire de Plounez puis de Plourivo ; Le Corre, qu'on trouve recteur intrus à Plouézec et à Langoat ; Déniel, de Landerneau, recteur très distingué de Bréhat depuis 1784, auquel succéda Robert qui avait prêté serment alors qu'il était vicaire de Plouha ; après sa nomination à Saint-Clet, il fut remplacé par Maignou, de Ploubazlanec, ordonné prêtre par son oncle l'évêque Jacob alors qu'il savait à peine lire ; notons que le dit évêque avait pourvu son vicaire de Lannebert, Claude Le Guen, de la cure de La Roche-Derrien où il fut hué et lapidé (16). Chez nos voisins d'outre-Tricux, citons Yves Galbon, recteur-maire de Pleubian et

1926 ». C'est par la même occasion que furent honorés les 120 autres prêtres de la prison des Carmes.

On chante, à Lézardrieux, deux beaux cantiques à l'adresse du bienheureux, l'un en breton, l'autre en français. (Cf. « Addenda » - 1958 - à notre ouvrage « La Roche-Derrien et sa région » - 1955.)

(16) Voir notre ouvrage « La Roche-Derrien et ses environs ».

qui fut le rival de J.-M. Jacob à l'élection épiscopale. MM. Coadic, Biler, Le Roux et Raoul furent des vicaires assez peu édifiants de Bréhat, ce qui, nous nous empressons de le dire, ne fut pas habituellement le cas de leurs confrères précités qui restèrent de très dignes prêtres, chose que les événements ne rendaient pas facile. Les moins fermes de ces ecclésiastiques furent, en général, d'anciens moines plus ou moins gyrovagues que la fermeture de leurs couvents rendaient disponibles. Parmi tous ces prêtres, il semblerait que soient assez rares ceux qui consentirent, en 1794, à déposer leurs lettres de prêtrise (17) et encore plus rares les apostats qui se marièrent (les mariages n'étant souvent, du reste, que des simulacres). Nommons cependant P. Hervé, ancien prêtre de Ploubazlanec, à qui le mariage permettait de sortir de prison, Chaffotec à Hengoat, André à Saint-Clet et François Mauffray, ces deux derniers abattus par les Chouans.

Après le Concordat, le curé de Paimpol est M. Guillaume Le Cornec, ex-jureur ; on retrouve M. Déniel à Bréhat ; Guillaume Macé, ex-curé intrus de Lanvollon, membre du conseil de la commune, est le recteur de Ploubazlanec ; les anciens sermentaires Philippe Le Bescont et Guillaume Nicolas sont respectivement recteurs de Plounez et de Plourivo ; Gilles Le Lac est recteur de Kérity et Ant. Auffret celui d'Yvias.

Notre région immédiate n'a guère connu la Chouannerie ni même les insurrections ou attroupements assez fréquents dans le Trégor, dans les cantons de Lannion, de La Roche-Derrien et de Pontrieux. Sur la côte, en face de Bréhat, ainsi que dans l'île,

(17) Vingt-trois pour tout le district, dans les plus mauvais jours, « plusieurs n'attachant d'ailleurs à ce geste d'autre signification que celle d'une démission imposée par les circonstances » (Hervé Pommeret). Notons, d'autre part, que le district de Pontrieux s'étendait jusqu'au Jaudy et que le canton de La Roche-Derrien, à lui seul, comptait douze communes.

on veille au grain : les escadres anglaises. Sans doute, nos marins ne refusèrent-ils pas d'emmener à Jersey de pauvres suspects traqués ni de recueillir et guider ceux qui ralliaient le sol de la patrie.

Mais dès 1800, c'est l'action pacificatrice de Bonaparte. Dans l'organisation administrative de l'an VIII, les districts deviennent arrondissements. Alors que presque partout les divisions territoriales restent les mêmes que celles établies par l'Assemblée Constituante, le district de Pontrieux est démembré en faveur des nouveaux arrondissements de Saint-Brieuc, de Guingamp et de Lannion. Pontrieux même est rattaché à Guingamp et le canton de Paimpol à Saint-Brieuc, passant directement sous l'autorité du préfet Boullé.

Sous le Consulat et l'Empire, l'ennemi pour nos marins reste toujours le voisin d'Outre-Manche. Le 5 pluviôse an VI, « l'Aventurier », sloop de 46 tonneaux, appartenant à M. Nicol, de Paimpol, et commandé par Gilles Le Conniat, est pris par les Anglais. Cependant la pêche et la navigation continuent, protégées par des canonnières garde-côte et par les corsaires dont Bréhat et notre rade étaient des mouillages appréciés.

Histoire maritime

*Les marins ont dit aux oiseaux de mer .
« Nous allons bientôt partir pour l'Islande,
Quand le vent du Nord sera moins amer
Et quand le printemps fleurira la lande ».*

Ch. LE GOFFIC (Chanson paimpolaise)

En 1810, un Paimpolais et un Granvillais tentent, sans succès, d'installer à Loguivy des ateliers pour le traitement du congre.

Dans tout le premier tiers du siècle, le nombre des baleiniers originaires de la région paimpolaise est considérable. Sur le « Nantais », par exemple, on trouve, en 1817, un Le Conniat et un Le Guen.

1832 : année terrible du choléra. On a décrit ses méfaits à Bréhat et à Paimpol qui reçut la visite de Mgr Le Groing de la Romagère. Nul doute que le fléau n'ait frappé également les environs, donc bien probablement notre hameau.

Vers 1848, l'ostréiculture se développe à Bréhat et à Ploubazlanec où l'on sème par an 150 000 huîtres, ce qui nécessite une main-d'œuvre assez importante pour l'époque : 10 hommes, 80 femmes et 10 enfants. Vers 1870, la pêche aux huîtres dans le Trieux et à Pors-Lazo deviendra très intense.

Bien que Loguivy n'ait jamais été un port morutier, de nombreux Loguivyens se trouvaient sur les rôles d'équipage des

goélettes de Paimpol et de Pors-Even. Mais depuis les brillantes années de 1833 à 1835, la pêche à Terre-Neuve périclitait et les « Français » (de Dunkerque et de Gravelines) avaient commencé dès 1820-1825 à fréquenter les parages d'Islande. Chez nous, on hésite longtemps à mettre le cap sur cette Thulé des brumes, enfin le 1^{er} avril 1852, la goélette « Occasion » ouvre cette route qui sera si féconde. L'équipage est presque entièrement de Ploubazlanec... des Caous, des Floury...

En 1870, soixante-et-une goélettes, montées par plus d'un millier d'hommes, quittent le pays paimpolais pour l'Islande, mais trois d'entre elles ne reviennent pas, une en 1871, une autre en 1872. Une terrible tempête de mars 1873 engloutit quatre autres navires. Soixante-dix-sept marins disparus.

La prospérité apportée par la morue n'allait donc pas toujours sans deuil et sans larmes, rien de traître comme cette mer d'Islande : entre 1863 et 1884, quarante-neuf goélettes de chez nous se sont perdues corps et biens.

Mais, encore une fois, Loguivy, en tant que collectivité, ne s'est jamais intéressé à la grande pêche. De bonne heure, nos marins s'étaient spécialisés dans l'approvisionnement en crustacés et, de 1850 à 1880, ont gardé, nous dit Mgr Kerlévéo, « le monopole du commerce des homards et des langoustes sur la côte septentrionale bretonne de Brest à Saint-Malo ». Et pourtant tous ces crustacés ne naissaient ni ne grandissaient dans l'archipel bréhatin qu'ils ne peuplaient pas toujours avec la même régularité.

✱

« *Qui quaerit, invenit !* »

Un beau jour, vers 1840, après une période de disette et de misères de toutes sortes, les Loguivyens découvrirent la richesse

du Raz, des alentours de l'île de Sein. « Comme un vol de gerfauts », leur flottille composée d'une vingtaine (18) de petits sloops de cinq mètres, emportant la femme, les enfants petits et grands, le chien, une partie du mobilier et des ustensiles de cuisine, appareilla au plus vite et mit cap à l'Ouest, vers cette mystérieuse « Enez Sun » inconnue de la plupart d'entre eux, entrevue seulement, tel un radeau malmené par les courants du Raz, par ceux qui avaient navigué sur les bâtiments de l'Etat ou au Commerce. Parages inhospitaliers, mais gens inhospitaliers aussi. Tous ces bateaux portant un P sous leur lisse furent fort mal accueillis dans l'île. De quel droit ces « Paimpolais » venaient-ils enlever les « morceaux » de leurs enfants ? Si la pêche ne donnait pas chez eux, ils n'avaient qu'à travailler la terre. Il y eut des rixes sanglantes, les Loguivyens durent vivre avec leurs pauvres petits dans leurs barques encombrées comme des fardiens de déménageurs avant qu'on ne consente à leur donner un abri. Mais les Sénans, semoncés par le préfet du Finistère et craignant de perdre leurs avantageux privilèges en matière d'impôts, durent céder, ce qui ne veut pas dire qu'ils cessèrent tout de suite brimades et vexations. Mais les « Paimpolais » étaient fins et subtils, joyeux compagnons, on trinqua bientôt ensemble, on se rendit des services mutuels et dans les années qui suivirent il y eut des mariages... Le R.P. Stanislas Richard, l'historien de Sein, et son frère Alexis sont les enfants du Loguivyen Jean-Marie Richard et de l'illienne Marie-Augustine Coquet. Ce fut un apport de sève nouvelle pour Sein où les unions consanguines étaient monnaie courante.

Cet exode tribal des nôtres dura environ pendant soixante-dix ans. Le départ vers les lieux de pêche se faisait immédiatement

(18) C'était également, à peu de chose près, le nombre de maisons dans le hameau.

après le pardon de Perros-Hamon où, le mardi de Pâques, les Loguivyens avaient supplié Notre-Dame de les protéger :

« Itron Varia a Berroz, selaouit ho pugale
On diwallit 'vel on tud koz... » (19).

L'on ne revenait que six mois plus tard, à la Saint-Michel.

Tant et si bien que de nombreux patronymes finirent par être communs aux deux localités. Si des Richard, des Calvez, des Corfdir s'installèrent dans l'île, des Fouquet, des Menou, des Normand ont suivi leurs belles familles sur le continent. Les petits Loguivyens qui naissaient aux beaux jours étaient déclarés à la mairie et à l'église de Sein. « Une bonne trentaine de Loguivyens encore vivants ont leur acte de naissance aux registres de l'île », écrivait P.-G. Le Fric en 1964. Cet étroit jumelage a inspiré, pour une bonne part, à Henri Queffelec son beau roman « Un feu s'allume sur la mer ».

L'église actuelle de l'île, achevée en 1902, restera un témoignage de la bonne entente entre les deux communautés. Une inscription de la façade proclame : « Stat virtute Dei et sudore plebis ». Oui, elle est due à la grâce de Dieu et à la sueur de tout un peuple. Sénans et Loguivyens arrachaient aux roches marines les moëllons que leurs femmes portaient sur la tête jusqu'au chantier.

Mais si ce long exil saisonnier permit aux marins de chez nous de faire vivre leur famille, ils n'en restèrent pas moins de pauvres gens besogneux. Hélas ! il n'était pas question de faire fortune, quoi qu'en aient dit quelques mauvaises langues de

(19) « Notre-Dame de Perros, écoutez vos enfants, accordez-nous la même protection qu'à nos ancêtres... »

l'époque à Pors-Even... Or, ceux de Pors-Even, eux, pêchèrent durant l'été de 1903 une abondance de langoustes et autres crustacés aux Roches-Douvres, nouvelle stupéfiante qu'apprirent les Loguivyens lors de leur retour automnal. Leurs eaux étant devenues fécondes, ils ne reprirent pas au printemps la longue route de l'Ouest et les contacts entre les deux communautés cessèrent.

Quand les réserves des Roches-Douvres s'épuiseront, les langoustiers loguivyens iront razzier les côtes ibériques, irlandaises, puis mettront le cap de préférence sur les Sorlingues, stationnant au large de Lizard Point, de Porthleven, de Penzance, cette autre côte bretonne, fouillant avidement entre les îles Scilly sous les feux tutélaires de Bishop. On pouvait, à l'époque, courir sus à la langouste, jusqu'à quatre milles des côtes, mais aujourd'hui il faut s'en tenir à douze milles, zone où les grands chalutiers de Lorient et d'ailleurs sont rois.

Hélas ! de la cinquantaine de langoustiers loguivyens d'avant 1914, il ne reste plus que quatre, mais les barques ne manquent pas qui font la petite pêche côtière, qui relèvent les casiers et visitent les nombreux viviers, car l'élève des mollusques et surtout celle des langoustes et autres crustacés est devenue une entreprise industrielle. Outre quelques autres mareyeurs (20), la maison Oulhen est l'une des plus importantes de la région. M. Oulhen est l'un des principaux actionnaires de la société « La Langouste »

(20) MM. Le Fur et Toudic. La coquille Saint-Jacques est d'un bon rapport, elle se pêche en baie de Saint-Brieuc, mais aussi dans le Trieux. Les journaux ont signalé, en février 1969, le naufrage, à quelques encablures de la tourelle « Ar Holeneier », d'un coquillier neuf de Loguivy, le « Flétan ». Le patron Joseph Caous et son frère Jean remontaient la drague quand le câble se coinça dans la poulie du mât de charge et le bateau, déséquilibré, chavira. Les deux Loguivyens ont été recueillis par le « Paddy », patron Robert Caous, de Pors-Even.

dont les autres établissements en gros se trouvent à Roscoff, Primel, l'Aberwrac'h.

On sait que le laboratoire de Roscoff de l'Institut scientifique et technique des pêches maritimes s'est spécialisé dans l'étude des crustacés, principalement des homards et des langoustes. Depuis déjà plusieurs années, l'Institut a entrepris de repeupler en crustacés des zones côtières bretonnes. Dans le quartier de Paimpol, un vaste cantonnement a été établi entre Bréhat et le plateau de Barnouic (ou mieux : Bernouig).

Au point de vue ostréiculture, des importations massives d'huîtres étrangères ont été effectuées un peu partout en Bretagne. Si l'on a vite abandonné le naissain en provenance des fjords norvégiens, les importations d'huîtres de l'Adriatique se sont amplifiées avec de meilleurs résultats dans les parcs de notre côte septentrionale que dans ceux du Sud.

Protégé qu'il était, ainsi que Bréhat, par le Sillon du Talbert, le port de Loguivy n'a pas eu trop à souffrir de la « marée noire », cependant, dans la soirée du samedi 15 avril 1967, la radio signalait qu'un certain tonnage de moules et d'araignées avaient été anéantis.

**

Mais, me direz-vous, revenons à ce long roman entre Loguivyens et Sénans, cousu des fils d'or de l'amitié et de l'amour après des prémisses si rudes. S'est-il donc terminé en queue de... poisson ? Ah ! que non !

Quand notre ami, M. l'abbé Penault, devint premier recteur de Loguivy et qu'il eut entendu cette belle histoire de l'exode saisonnier d'avant 1914, il se rendit à Sein afin de visiter

madame le maire et le clergé, et sans que soit prononcé le mot jumelage qui, pour la circonstance, eût été trop faible, il fut décidé que chaque année l'une des populations irait visiter l'autre et passerait deux journées pleines dans la paroisse amie.

Nous avons entendu le récit des visites des Sénans à Loguivy et P.-G. Le Friec, avec talent, en a rapporté l'une d'elles dans « Ouest-France ». Des banderoles de bienvenue barraient les rues, notamment celle que nous nous sommes plu à appeler la « Petite Canebière » et qui n'est autre que la route de Paimpol. Cette Canebière était obstruée par des groupes joyeux de jeunes et aussi de vieux, et les touristes devaient beaucoup corner pour obtenir le passage pour leur voiture... « Petra ! N'om ket ken er gêr, amañ ?... Ben quoi ! On n'est plus chez soi peut-être ? » Alors que dans le port pas une barque ne manquait et que toutes exhibaient le pavoi des grandes circonstances, « les auberges grognaient comme des bêtes contentes et des épaules serrées y naviguaient bord à bord dans le coton dense des tabacs fumés ». Les odeurs les plus délicates s'exhalaient des cuisines propres et les chambres les plus coquettes avaient été mises à la disposition des Iliens.

Nous avons eu l'honneur de participer au voyage des Loguivyens à Sein en juillet 1964. Hélas ! pour des raisons pratiques les bateaux restèrent à l'ancre et ce furent deux grands autocars qui prirent le départ entre l'aube et l'aurore, à l'heure où Chantecler lance son claironnant cocorico et que les valets de ferme coupent le trèfle mouillé de rosée. Joyeuse ambiance... L'on admire la croupe puissante du Menez Hom, le bourg si charmant de Locronan, la baie napolitaine de Douarnenez. Café matinal à Audierne... Puis c'est Lannévet où nous attend notre vedette, « Enez-Sun II », un vaillant petit vapeur aux formes trapues, taillé en force pour affronter la puissante houle du Raz. Dans l'île, le quai des Paimpolais est noir de monde, nous sortons

nos mouchoirs, mais pourquoi cette foule ne répond-elle pas aux signaux, comme d'habitude, par « La Paimpolaise » ? Pourquoi reste-t-elle muette et figée ? Nous le saurons bientôt : une nouvelle bien attristante vient d'arriver à la mairie, le décès, sur un cargo, d'un père de famille, loin des siens et de la terre natale. Doue a bardono d'an Anaon ! Profonde et étroite solidarité de ces Iliens, resserrée par tout ce que l'existence y a de précaire, mais aussi mysticisme d'une race faite de respect pour la Mort et d'une obsession perpétuelle de l'Au-delà sur cette pauvre terre du bout du Monde, menacée par l'Océan, où l'on respire des légendes.

Vigoureuses poignées de mains, embrassades. Cependant, le cortège qui se forme sous la conduite des autorités reste presque silencieux jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans la vaste salle de banquet, là-bas sur la route du phare, en dehors de l'agglomération. Repas délicieux et abondant débutant par un hors-d'œuvre rare : des anatifes. C'était une délicatesse de la part des Iliens, ils sont parmi les seuls à posséder ce crustacé à l'état comestible, ils avaient dû fouiller longuement leurs rochers les plus éloignés.

Chut ! Alexis Richard entonne une « vieille » de la Royale, « Le Waldeck-Rousseau et ses six cheminées », apprise là-bas dans un des pittoresques mouillages du dédale impressionnant de la baie d'Along, alors que l'équipage, allongé dans les coursives du vieux croiseur-cuirassé, au crépuscule mystérieux d'Extrême-Orient, admire les ombres, les ors et les émaux du soleil tropical. D'autres chansons de mer suivent, puis le répertoire breton est mis à contribution, toute l'assemblée reprend en chœur le refrain de « Kousk » puis du chant national, le « Bro goz ma zadou ». Quelle ambiance fraternelle !

Nous avons aussi gardé le souvenir d'une chambrette, blanchie à la chaux, toute propre comme une cabine de navire,



Port de Loguivy

Le Grand Rocher et le quartier du Château (Ar Hastell)



Avant-port

Au second plan, Roc'h-Konan et, au fond, Bréhat



*Rive loguivienne de l'estuaire du Trieux
Rocher de Mélus, bois du Marquis
Sur l'autre rive, le phare de Bodic*



Langoustiers loguivyens

chez une bonne grand-mère, portant encore bien haut et avec une rare distinction l'ample coiffe sombre.

Le lendemain matin, messe célébrée par M. le recteur de Loguivy dans une église comble. Premier cantique, « Pedenn da sant Gwenole » (la prière à saint Gwénoélé), à la mélodie un peu rude comme les côtes de l'île :

« Aotrou sant Gwenole,
Tad Enez-Sizun,
Dalhit ho pugale
Stard war an hent eeun ».

(saint Gwénoélé, patron de l'île de Sein, gardez vos enfants inébranlables dans le droit chemin).

Les « Paimpolais » répliquent par leur « Kantik sant Ivi », datant de 1903, plus doux et dont le rythme lent est une houle berceuse, un tantinet mélancolique. La vague, inlassable, y monte et redescend :

« E-pad kalz amzer,
Tehom diouz ar gêr,
Diouz on Logivi
Da glask legistri ».

Diskan

« O sant Ivi,
Diouzm ni
Bezit true
'Hed on buhe ;
'Dreuz d'ar mor braz
Bihan ha braz
'Rankom mond pell
Daoust d'an avel »

(pour une longue période, quittons nos foyers, notre Loguivy à

la recherche des homards - refrain : O saint Yvi, soyez pour nous miséricordieux toute notre vie ; à travers la mer immense, petits et grands il nous faut partir au loin en dépit du vent).

L'allocution du R.P. Stanislas Richard amena des larmes dans bien des yeux, il rappela le cousinage des deux populations, leur franche collaboration d'il y a quelque soixante ans pour la construction de l'église, et surtout il se faisait l'interprète de tous les Sénans pour remercier les Loguivyens de la part qu'ils avaient prise dans l'édification toute récente du clocher, non pas qu'ils aient versé cette fois leur sueur, mais une très large obole... Les deux communautés se rappellent ce qu'elles doivent l'une à l'autre et elles n'oublieront jamais leur étroite parenté... Ainsi soit-il !

**

Si la grande pêche, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'a jamais été le fait de Loguivy — ni de l'île de Sein, d'ailleurs —, nous ne devons pas oublier que nombreux furent néanmoins ceux de nos compatriotes qui firent équipe avec les autres gars de Ploubazlanec sur les goélettes de Pors-Even et de Paimpol. Ces goélettes continuaient à faire la fortune des armateurs de tout le quartier et à procurer l'aisance aux familles de morutiers elles-mêmes.

En 1855, M. Moy, curé de Paimpol, avait institué le pardon des Islandais que M. l'abbé Le Goff, mécontent de constater une certaine indifférence chez les armateurs et les marins, supprima après « l'Année Terrible ». Il fut restauré en 1883 par son successeur, M. Le Pivert, sous le majorat de M. Emmanuel Le Conniat. A partir de 1904, la fête devint purement profane.

Vers 1870, la pêche en Islande rapporta moins, devint plus précaire et alla s'étiolant jusqu'en 1914. La mobilisation des

meilleurs éléments des équipages aggrava la situation, puis ce fut la crainte des sous-marins, crainte très justifiée, puisque trente bâtiments du quartier de Paimpol, dont dix-sept goélettes ainsi que trois barques de Loguivy, furent torpillés durant la Grande Guerre.

En 1919, bien des raisons, dont l'insouciance de l'Etat et la concurrence des chalutiers, empêchèrent la grande pêche de reprendre pleinement, elle devenait moribonde, les fameux « bassins de Paimpol », chantés par Théodore Botrel, qui avaient abrité une forêt de mâts — 80 navires —, se vidaient.

En 1926, le « Bar-Avel » se rendit encore sur les bancs du Groenland.

En septembre 1935, quand la « Glycine » cargua ses voiles, une page de l'histoire de la région était définitivement tournée, Paimpol n'était plus un port armant pour la grande pêche. Notre dernière goélette, frétée en caboteur, sombra en Méditerranée en 1950.

Cette période islandaise, la plus glorieuse des annales paimpolaises, a été célébrée avec maestria par Pierre Loti dans son célèbre roman « Pêcheur d'Islande », en 1886. La ville témoigna sa reconnaissance à l'auteur en écrivant son pseudonyme sur l'un de ses quais, d'où il passa sur la poupe d'une goélette. Une œuvre d'un autre genre a contribué également avec brio à la gloire de Paimpol, la plus connue des chansons de Botrel, « La Paimpolaise » *, créée en 1895. Il ne faut pas non plus

* dédiée à Armand Dayot (1851-1934), né à Paimpol, critique littéraire peu connu dans son pays.

La musique de « La Paimpolaise » avait été composée par E. Feautrier.

On ne pouvait, en cette année 1968, célébrer le centenaire de la naissance de Botrel sans donner sa place à la plus connue de ses

oublier la touchante nouvelle d'Anatole Le Braz, « Pâques d'Islande ».

Pour respecter la chronologie de notre modeste chapitre d'histoire, nous avons dû interrompre dans les pages précédentes le funèbre bilan des islandais péris en mer, nous reprenons ici l'essentiel de ce nécrologe qu'on peut reconstituer en bonne partie en visitant le Mur des disparus au cimetière de Ploubazlanec (sans oublier le porche de la chapelle de Perros-Hamon qui garde le souvenir du naufrage de la « Léopoldine » du grand Yann de Loti). C'est qu'un fort contingent des « perdus en Islande » venait de la paroisse. En 1906, la « Jeanne », à la suite de son capitaine, compte douze marins de Ploubazlanec sur les vingt-quatre composant l'équipage. La commune perdit vingt islandais en 1901, dix en 1907, huit en 1909, vingt-et-un en 1912. En 1905, il y eut en tout six naufrages. En quatre-vingt-trois ans, pour tout le quartier, on compte plus de cent navires sombrés et deux mille hommes disparus.

« Une clameur géante sortait des choses comme un prélude d'apocalypse jetant l'effroi des fins du monde... Ils n'étaient plus que deux piliers de chair raidie qui maintenaient cette barre ; que deux bêtes vigoureuses cramponnées là pas instinct pour ne pas mourir. »

Après poésie de la prose de Loti. Cette poésie que j'ai humée, savourée même dans mon adolescence, je l'ai retrouvée

nombreuses chansons, aussi une émission de la T.V. devait-elle être consacrée, le 17 décembre, à « La Paimpolaise », devenue « internationale après avoir été bretonne ». Hélas ! l'émission « Botrel 68 » a déçu beaucoup de téléspectateurs.

avec tout son charme au cours des froides Pâques 1967 en pays paimpolais, non point en compagnie d'un littéraire, mais d'un vrai islandais de chez nous, ou plus exactement de son cahier de bord. Une bien pauvre chose pourtant ce cahier de bord des campagnes de 1913 et de 1914, aux feuilles jaunies, de noir couvert, hâtivement acheté, bien sûr, dans quelque boutique du port avant le grand départ. Je n'y ai pas trouvé la magie du style de l'officier de Marine-académicien, mais quelque chose de plus précieux, le contact direct avec l'humain dans toute la tragique vérité d'un harassant labeur, de l'inclémence du climat, du péril constant, d'une longue claustration où l'on ne manque pas de faire appel à la protection céleste.

« Que Dieu nous protège, nous guide et nous récompense pendant le mois de février 1913 ! » C'est sur cette supplique que s'ouvre le modeste cahier de bord de la goélette « La Verveine » du capitaine islandais Pierre-Marie Le Roux.

Et voici la formule liminaire suivie du laconique compte rendu du premier jour de pêche : « Je soussigné, P. Le Roux, déclare y être rendu sur les fonds d'Islande, dans le sud-ouest d'Ingness-Off, le 16 février au matin. Mis en travers. Pris environ 550 morues dans la journée. Plusieurs navires en vue. Baromètre 760. Pompe franche ».

Et tous les jours, jusqu'au 2 août, le rude marin s'appliquera à retracer les mêmes termes sobres, désignant les lieux de pêche, l'état du temps et de la mer, la direction du vent, la visibilité, le nombre de poissons capturés, les bâtiments rencontrés, la pression barométrique, le nom des hommes exempts de service. Sont indiquées également les rares occasions de réception du courrier.

« Beau temps », « calme » ! Ces mentions existent dans le cahier, mais très espacées, et on lit davantage d'indications plus pessimistes, évocations de brumes sournaises, de vents déchaînés

et de mer démontée : « Mauvais temps du sud-est, à la voile toute la journée » — « A la cape toute la journée, mauvais temps du sud-ouest » — « Le vent hale de l'ouest, la pluie, temps de grains toute la journée et toute la nuit. Baromètre 740, baisse » — « A la voile avec les deux focs » — « Mise en cape sec à 9 heures du matin dans le sud de Porland, un ouragan terrible. Le temps a calmé à 10 heures du soir, pas de vue » — « Temps de neige » — « Temps de brume ».

Il faut y ajouter les indications concernant les accidents et les avaries. En 1913, on avait bien réparé « l'hunier », changé trinquettes et petit foc, voire la grand'voile ; il avait été nécessaire de conduire un homme à l'hôpital de Vopnafroid. Mais les avatars s'étaient intensifiés l'année suivante. C'est d'abord « la vergue d'hune » qui s'est cassée, puis c'est le tour de la balancine tribord. Un « coup de mer » crée des avaries graves au treuil tribord, au « chantier du canot », crève la grande baleinière, enlève une barrique d'huile. Il fallut faire appel aux charpentiers du bâtiment de l'Etat, le « Lavoisier », ancien transport de 2^e classe et vieil islandais, presque aussi inconfortable que ses protégées les goélettes. Les malades furent nombreux, depuis celui qui dut être exempté de service pour « un coup d'air dans l'œil », jusqu'à Laurent Richard qui se fractura le bras droit et fut remis au « France » pour un mois, et Riouallan qui, examiné par un médecin à Nordfroid et déclaré gravement atteint, vit aussi « porter son sac » sur le navire précité.

Combien l'équipage de la « Verveine » prend-il de morues en une journée de vingt-quatre heures ? Ce nombre est très variable. Il est très rare que soit atteint et surtout dépassé le millier. La pêche moyenne paraît être de cinq cents. Il arrive souvent qu'à des prises miraculeuses succède une pénurie totale ou presque. Alors le patron Le Roux note un « rien de pris » plein d'amertume ; et, cependant, le 30 ou le 31, il trace cette

brève, mais touchante action de grâces : « Merci pour le mois de... ».

Bilan de fin de campagne (2 août 1913) de la « Verveine » : 49 158 morues et 38 boîtes d'huile de foie de morue pour 1 040 kg de largues et 4 300 kg de rogue.

La prose sobre de ce patron de pêche est très suggestive dans sa simplicité et suffit à nous donner une vision probablement assez juste de la vie rude des vingt-cinq marins de la goélette et des islandais en général.

**

Le cahier fermé, j'allai faire une visite au « Mur des disparus » au bourg de Ploubazlanec. L'une des plaques noires aux lettres blanches m'apprit que quatre goélettes se perdirent avec leurs vingt-six hommes, au cours de la campagne de 1913 : « Tourmente », « Sainte-Anne », « Mouette », « Eole ».

En la mignonne chapelle de Perros-Hamon, aux formes si harmonieuses, j'ai prié pour ces « en-allés » et aussi pour P.-M. Le Roux qui, à l'ombre tutélaire et vénérée du sanctuaire, fêta en 1954 ses noces d'or et, résigné, mit à la voile pour sa suprême campagne en 1959.

J'ai rêvé devant la jetée de Pors-Even et, à la « Croix des veuves », face au large, j'ai évoqué les gracieuses silhouettes des goélettes d'antan...

*« ...aux mâts hautains,
Aux flancs rebondis comme l'arche,
Et qui semblaient, dans le lointain,
Un peuple de clochers en marche. »*

A. LE BRAZ

**

Nota - Une usine fut construite, en 1882, à Loguivy, au lieu-dit Ar Wern (l'aulnaie) ou Launay, pour l'extraction de l'iode et de matières mucilagineuses. Elle ne traita jamais une algue, à cause des intrigues des concurrents finistériens. Son directeur, M. James, monta une entreprise semblable dans l'anse de la Corderie, à Bréhat, qui fonctionna pendant sept ans. En 1896, le même industriel s'installa avec plus de bonheur à Larmor-Pleubian. Actuellement l'usine produit surtout l'algine.

Mgr Kerlévéo, le grand historien de Paimpol, a trouvé dans les papiers de M. Paul Le Troadec (21), ancien sénateur et notre grand-oncle à la mode de Bretagne, une correspondance où il était question, en 1887, d'orienter les armateurs vers la pêche au Cap-Vert. M. de Currel, de Paimpol, avec le concours de la Société française de colonisation, envisageait d'y créer « un petit établissement pouvant devenir le noyau d'une petite ville servant de lieu de ravitaillement, etc..., aux marins-pêcheurs ».

La seconde Guerre Mondiale ne devait pas s'achever sans laisser un bien mauvais souvenir à Loguivy. Avant de quitter le port, le 4 août 1944, les Allemands incendièrent notre flottille, quatorze bateaux furent détruits et trente-quatre endommagés.

Le 26 septembre 1966, tempête d'une rare violence, notre langoustier la « Confiante » se réfugia à Plévenon. Hélas ! un membre de l'équipage, Joseph Le Guen, âgé de 23 ans, est emporté par une lame.

(21) Né à Lézardrieux le 28 avril 1860, décédé en 1933. Maire de sa commune de 1892 à 1919, conseiller général de 1889 à 1931, député (après sa victoire sur M. Louis Le Provost de Launay, de Pommerit-Jaudy) de 1893 à 1921 et sénateur de 1921 à 1929. M^{me} Le Troadec est décédée en janvier 1965 dans sa 90^e année.

Alors que je mets au net cette modeste chronique maritime, en novembre 1968, la presse me fournit un appendice peu réjouissant : l'Ecole nationale de la marine marchande, de Paimpol, est menacée de suppression. Les bâtiments, inaugurés il y a moins de cinq ans, seraient convertis en collège d'enseignement technique. Les élèves officiers au long-cours y étaient, paraît-il, de moins en moins nombreux, « car volontairement le Gouvernement poursuit le travail de termites, entrepris il y a deux ans », déclare un journal très lu dans les Côtes-du-Nord. Ce qui est sûr, c'est que les perspectives de carrière offertes actuellement dans la marine marchande sont trop incertaines pour attirer même les nombreux jeunes gens de chez nous qui aiment la mer. Une section d'officiers-mécaniciens avait déjà été supprimée. La menace serait très sérieuse, puisse-t-elle cependant ne pas se réaliser ! Sinon, ce sera un nouvel aspect révolu de l'histoire maritime de Paimpol (21 bis).

Cette nouvelle page tournée, et non des moindres, une autre est à peine entamée qui est redevable à notre civilisation de loisirs : le rôle de Paimpol, port de plaisanciers et centre de formation de navigateurs-amateurs. Que sera-ce ? Clio le dira.

(21 bis) Dieu merci, un grand titre du journal « Ouest-France » du 11 décembre 1968 proclame : « L'optimisme règne à Paimpol : son école de la marine marchande sera maintenue et ses activités élargies ». Ainsi soit-il.

L'église de saint Ivi

« O sant Ivi, patron karet on tud koz,
Plijet ganeoh degemer on goulenn :
« Gonid bara ha gonid ar Baradoz »
Honnez a vo bemdê deoh on fedenn ! » (22)

(O saint Ivy, vénéré patron de nos aïeux, daignez accueillir notre requête : « Puisseons-nous gagner notre pain et ensuite le Paradis ». Cette prière sera chaque jour la nôtre !)

**

Qui est saint Ivi ? Il aurait été diacre de saint Cuthbert, moine-évêque de Lindisfarne. Vers 685, Ivi aurait émigré dans notre Bretagne où il serait mort un 6 octobre. C'est tout ce que nous en savons et point n'est nécessaire de trop le regretter, puisque des bollandistes nous apprennent que si la prière ci-dessus était adressée à saint Ivi, elle était reçue par saint Divy que les Gallois ont appelé Daff ou Taffy et nomment maintenant Davy ou Devy (22 bis) que la langue anglaise a transformé en David.

(22) « Kantik nevez sant Ivi », composé par le regretté M. Le Jeune, recteur de Ploubazlanec, en 1945.

(22 bis) Noter que Lantivy, en Saint-Nolf (Morbihan), est un ancien Nant-Devy, la vallée de Devy. Nous trouvons cette intéressante remarque dans « Les saints et l'organisation primitive » de R. Largillière qui, lui-même, cite J. Loth. Mais Largillière n'a pas rapproché Lantivy de Loguivy où il voit l'éponyme Ivy. Il cite notre Loguivy, Loguivy-lès-Lannion, Loguivy, ancienne trêve de Plougras, Loguivy en Tonquédec, Loguivy en Plouaret. « Il s'agit là, dit-il, de l'extension d'un culte qui a fait fureur

Il s'agit tout simplement du saint national du Pays de Galles dont la fête est célébrée solennellement le 1^{er} mars. Il est fort probable que Divy ne mit jamais les pieds en Armorique, mais les moines d'Outre-Manche, venus évangéliser notre région, apprirent à leurs fidèles à vénérer le saint évêque des Galles du Sud dont le souvenir était encore très frais dans leur mémoire et dans leur cœur.

Un des professeurs de Kersac'h s'est intéressé à la question, il a glané dans des documents aimablement fournis par le T. Révérend T.E. Jenkins, doyen du Chapitre de la cathédrale de Saint-Davids, à la pointe Sud-Ouest du Pays de Galles, au Nord du grand port pétrolier de Milford-Haven et à quelques kilomètres de Solva, le « Port-Clos » de l'endroit. Nous trouvons ses notes dans le cahier de paroisse de Loguivy et les reproduisons, par endroits, presque textuellement.

La plus ancienne (1090) des « vies » de saint Davy parvenue jusqu'à nous est celle de Rhygyfarch, évêque de Menevia, nom ancien de Saint-Davids. D'après cet hagiographe, le père de Davy était Sande et sa mère sainte Nonne. Lors de son baptême par l'évêque Elvi à Porthelais, près de l'embouchure de l'Alun, une source, jaillie spontanément, fournit l'eau nécessaire au sacrement. Davy fut élevé à Hen Fynyw (le vieux Menevia) et la légende rapporte qu'une colombe au bec doré venait apprendre à l'enfant le psautier. Après avoir reçu les ordres sacrés, il se retira dans l'île de Wight auprès du saint et savant homme

en Bretagne. » La Borderie nomme de plus Pontivy et Saint-Ivi, paroisse d'Elliant (Finistère). Noter, d'autre part, que Saint-Avit, en Plélo, est un ancien Saint-Yvi et qu'il y a un Landivy dans le département de la Mayenne.

Au sujet du moine-diacre Ivi, cf. Baudot et Chassin, O.S.B., « Vie des saints et des bienheureux », 1952.

Paulin, ancien disciple de saint Germain d'Auxerre. Paulin étant devenu aveugle, son élève opéra son premier miracle en lui rendant la vue. Davy commença à prêcher après douze ans d'étude.

Un synode s'étant réuni à Llanddevi-Brefi pour combattre l'hérésie du moine Pélage-Morvan, qui niait l'existence du péché originel, Dubric, évêque de Caerleon, y exprima le désir de se démettre de ses fonctions et Davy fut élu à l'unanimité pour lui succéder. Ici encore la légende retrouve ses droits. Tandis qu'il tenait les membres du synode sous le charme de sa parole et la force de son argumentation, une colombe vint se poser sur son épaule et le sol s'éleva formant un « gorsedd », ainsi qu'on le dit en « kembraeg ». Le ciel ratifiait ainsi son élection. Caerleon fut chef-lieu d'archevêché jusqu'à ce que chacune des principautés galloises ait son évêque.

Davy se serait rendu, ce qui paraît peu vraisemblable, à Jérusalem, accompagné de saint Teilo (ou Thélo) et saint Padarn (ce ne devait pas être Patern de Vannes qui n'était pas insulaire), où il aurait été consacré par le patriarche en personne. A son retour dans sa patrie, il s'établit sur les bords de l'Alun, à l'endroit où se dresse la cathédrale actuelle. De nombreux disciples se groupèrent aussitôt autour de lui, ce ne fut d'ailleurs pas le seul monastère qu'il construisit. Il établit partout une règle ferme et douce à la fois. Son éloquence, inoubliable pour tous ceux qui l'entendaient, n'était pas encore à la hauteur de ses exemples, aussi est-il regardé comme le plus grand évêque qu'ait eu le peuple breton ou, plus exactement, les peuples brittoniques. La tradition rapporte maints prodiges accomplis par lui ; il fit, par exemple, jaillir deux sources, l'une au chevet de sa cathédrale, l'autre à Brawdy, à quelques kilomètres de là. C'est de Divy que le grand apôtre itinérant irlandais, Columba, reçut le texte du canon de la messe.

Divy serait décédé vers l'an 600, au mois de mars, âgé de 147 ans (!), en chantant le cantique de Siméon.

Son sanctuaire, dans ce lieu solitaire battu des vents de l'Océan, devint un grand lieu de pèlerinage au Moyen Age et le pape Calixte II encourageait lui-même les fidèles à s'y rendre. Ses reliques furent pieusement conservées et exposées à la vénération des foules. Elles disparurent au cours des troubles de la Réforme et furent retrouvées au siècle dernier dans une masse de mortier. Le monument leur servant de reposoir se dresse aujourd'hui à l'entrée du sanctuaire, du côté de l'évangile.

Loguivy a donc en Divy un grand saint patron, il est encore honoré dans plusieurs sanctuaires du Goélo et du Trégor, par exemple à Goudelin et à Tonquédec, et est spécialement prié pour la guérison des enfants malades.

Lok-Divy ou Loc-Ivy est un toponyme bien breton. On sait que le préfixe Lok-, emprunté au latin locus (lieu consacré), désigne un endroit réservé au culte, petit prieuré, chapelle ou ermitage (23). Si les moutiers fleurissaient tout autour de notre bourgade, il ne semble pas qu'elle en ait possédé elle-même. Tout au plus, pouvons-nous rappeler le sanctuaire qui se trouvait dans « Park ar Chapel » (champ de la chapelle), dont il ne reste qu'un échelier de l'enceinte, et l'oratoire (23 bis) construit dans l'agglomération en 1759. Les dimensions réduites de ce dernier suffisent à montrer la faible densité de la population qui l'entourait. Il y a longtemps que ce petit édifice est abandonné par le culte, un habile et sympathique menuisier y pousse la varlope, en chantant la louange des vieux saints avec la plus belle voix du pays.

(23) Les toponymes Lok- apparaissent à partir du XI^e siècle.
(23 bis) On ne sait s'il a remplacé un autre plus ancien.

Mais la population de Loguivy s'accrut à la fin du XIX^e siècle. Vers 1900, dans les 3 720 habitants de la commune de Ploubazlanec, il fallait en compter 300 pour Loguivy ; en cinquante ans, cette population est passée à 800 âmes, sans compter les estivants ; en y ajoutant le hameau de l'Issue, tout proche, il faut porter ce nombre à 1 200.

Il était évident que la construction, non seulement d'une nouvelle chapelle, mais d'une église était devenue nécessaire, d'autant plus que Loguivy est distant d'une lieue du bourg de Ploubazlanec.

Entre les deux guerres, une femme, Joachime Hamon, assurait dans notre hameau la direction de la pratique religieuse (catéchisme, prières du mois de Marie, etc...) et reçut, bien entendu, le surnom de « recteur de Loguivy ». Elle fut décorée, en 1939, du Mérite diocésain, par M. le vicaire général Le Bellec. On n'a pas manqué de rapprocher ce « ministère » de celui de François Le Su, le célèbre « recteur de Sein », compte tenu des relations suivies entre Loguivyens et Sénans.

Loguivy a cherché à obtenir l'autonomie paroissiale aussitôt après la guerre de 1914-1918, mais M. Ruellan, recteur de Ploubazlanec, n'y était pas favorable et, vers 1928 et les années qui suivirent (de 1928 à 1934), il eut un argument sérieux : la pêche ne donnant pas, il se produisit un exode important de familles de Loguivy et d'ailleurs vers Caudebec-Quillebœuf (24). Mais M. le vicaire général Eugène Le Bellec qui, natif de Ploubazlanec, connaissait bien les données du problème, était acquis au projet de création de la nouvelle paroisse. M. le

(24) La commune de Ploubazlanec perdit 600 habitants fuyant le chômage.

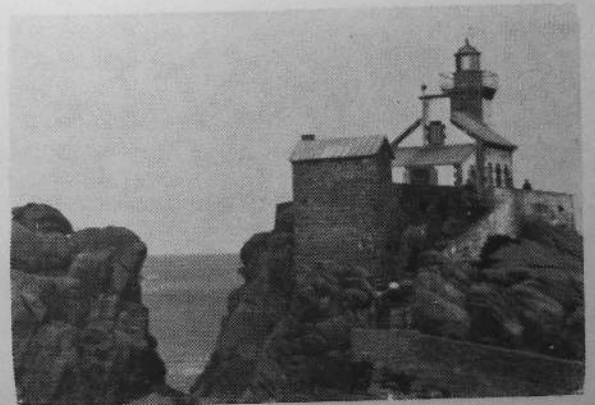
chanoine Ruellan étant décédé le 4 juin 1934, l'archidiacre demande à son successeur, l'abbé Joseph Derrien, de se préoccuper de bâtir une chapelle à Loguivy. Le 3 février 1935, le vicaire général, à l'occasion de la bénédiction du monument funéraire de M. Ruellan, annonce aux paroissiens que la souscription est ouverte. Un terrain dominant le port et bordant la départementale de Paimpol, c'est-à-dire en pleine agglomération, est acheté à M^{me} Martin-Caous. M. Derrien et son vicaire Le Jeune passèrent dans toutes les maisons de Loguivy pour recevoir les offrandes. Dans la paroisse-mère, on n'était guère favorable et, à Pors-Even, on boudait et ronchonnait carrément. Le recteur lança un nouvel appel à toute sa paroisse en 1936 et, de plus, il alla prêcher au Havre, où sont nombreuses les familles du pays, et à Paris (il parla jusqu'à cinq fois dans la même matinée), à Plouha, à Minihy-Tréguier. En 1937, il est nommé curé-archiprêtre de Lannion et laisse à son successeur, l'abbé Pierre Guillou, plus de cent mille francs.

Le 2 octobre 1938, M. le vicaire général Le Bellec, délégué par Mgr Serrand, bénit la première pierre de la nouvelle chapelle, M. Guillou étant recteur (il devait mourir quelques mois plus tard) et M. Sidaner, vicaire. Le 14 juillet 1939, bénédiction solennelle par Son Excellence Mgr François-Jean-Marie Serrand, accompagné de M. le vicaire général Eugène Le Bellec, archidiacre de Tréguier (25). Assistaient à la cérémonie : MM. les chanoines Mercier et Bonniec, supérieur et économiste de l'Institution Saint-Joseph de Lannion, Derrien, curé-archiprêtre de Lannion,

(25) « Né à Ploubazlanec le 19 février 1890, ordonné prêtre le 21 décembre 1912, évêque de Vannes le 11 octobre 1941, sacré à Saint-Brieuc le 11 décembre 1941. Chanoine d'honneur de la cathédrale de Saint-Brieuc le 19 mai 1945, évêque titulaire de Téla, en septembre 1964. Retiré au monastère Sainte-Anne, Lannion » (Ordo).



*...un bijou architectural...
Eglise de Loguivy*



BREHAT - Le phare du Paon

(Cliché « Ouest-France »)



« J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton »

(Clichés Choleau)

Salliou, curé de Paimpol, Savidan, recteur de Minihy-Tréguier, tous bienfaiteurs ; le clergé de Ploubazlanec et de toute la région, y compris l'abbé Kerlévéo, vicaire de Paimpol ; James Bouillé, architecte, et Tilly, entrepreneur, tous deux de Perros-Guirec.

La chapelle se trouva bien vite comble et même débordante de fidèles. Une constatation s'imposait : M. l'abbé Guillou avait, hélas, vu trop petit.

L'allocution de M. Le Jeune, nouveau recteur de Ploubazlanec, fut très appréciée. Après avoir déclaré combien il était heureux que la chapelle fût ouverte au culte, il rappela que les travaux n'étaient pas achevés et qu'il restait à réaliser la construction du clocher, à effectuer le rejointement des murs à l'extérieur et les peintures à l'intérieur, à se procurer l'ameublement et les cloches, à aménager le placître.

Après la bénédiction solennelle par Son Excellence, le chanoine Derrien — il l'avait hautement mérité — offre dans la chapelle le premier sacrifice divin.

A la sortie de la messe, on assiste à une réalisation pittoresque de la pêche offerte par l'un des doyens de Loguivy, Yves-Marie Le Roy, âgé de 82 ans, dit le « Père Quartier-koz ».

Quand Monseigneur remonta en voiture, il emportait une excellente opinion de la population qui avait vraiment bien fait les choses et s'était même surpassée. Rues, maisons, bateaux, tout avait une parure de fête. Comme l'écrivait M. Le Jeune dans son bulletin, Loguivy « avait fait toilette ».

Dans l'après-midi, furent chantées des vêpres solennelles et M. le chanoine Derrien bénit les vitraux de la chapelle. Cette chapelle avait aussi son air de fête qu'elle a gardé depuis, car elle est un beau rêve réalisé, un bijou architectural, un bijou

breton en granit rose, aux lignes sobres bien de chez nous, aux murs bas rappelant ceux de la célèbre et antique chapelle du Port-Blanc, aux gables pointus, à la toiture haute recouverte de l'ardoise rustique du terroir, vraie coiffure d'aïeule. La nouvelle chapelle, non seulement s'incorporait au paysage avec ses moëllons roses et son schiste foncé, mais encore semblait en avoir toujours fait partie ; si Vénus naquit des eaux, elle, elle paraissait jaillie de notre sol par le coup de baguette magique d'un enchanteur. C'est que cet enchanteur, l'architecte, était un véritable artiste qui puisait son talent dans un grand amour de sa Patrie, de la Bretagne des vieux saints, des héros, la Bretagne des vénérables sanctuaires qu'il avait su regarder, observer avec son esprit et son cœur afin d'apprendre à transposer dans les édifices modernes leur élégance sobre et leur ornementation la plus intime. Oui, James Bouillé était un grand artiste et un Breton « penn-kil-ha-troad... » (26).

Les vitraux étaient l'œuvre de M. Rault, de Rennes. Ce maître-verrier était animé du même idéal que l'architecte et ses petits chefs-d'œuvre ne pouvaient que se marier admirablement avec l'édifice.

Peu de temps après la bénédiction de la chapelle, on put se procurer un confessionnal en chêne et un autel en granit de Ploumanac'h confectionnés d'après les plans de Bouillé.

Puis c'est la guerre, M. Le Jeune est mobilisé en août 1939 et fait prisonnier en juin 1940. Il revient d'Allemagne en juin 1941 à titre d'ancien combattant. Son vicaire, M. Sidaner, est

(26) Président du Bleun-Brug. Eventuel bâtisseur de la nouvelle capitale bretonne à Guerlédan. Détenu au camp de Langueux à la Libération, il souffrit beaucoup de son incarcération et, gravement malade, fut transporté à l'abbaye de Timadeuc où il est mort.

aussi mobilisé et revient en août 1940. M. l'abbé Pouhaër, administrateur, réussit à maintenir la messe dominicale à Loguivy.

Enfin, en octobre 1945, Mgr Serrand érige une nouvelle paroisse à Loguivy-de-la-Mer qui, de ce fait, reçoit son nom officiel. Depuis 1935 environ, ce nom prévalait, de par la volonté des indigènes comme des estivants, sur celui de Loguivy-Ploubazlanec. L'aire géographique de la nouvelle circonscription ecclésiastique s'étend, « grosso modo », sur la presqu'île formée par l'estuaire du Trieux et l'anse de Launay (Ar Wern), délimitée au Sud par des chemins qui joignent la dite anse à la ria.

Le recteur ? L'abbé Joseph-Yves-Marie Penault, né à Perros-Guirec, le 22 juin 1909, élève de l'Institution Saint-Joseph de Lannion, puis du grand séminaire, d'octobre 1926 à juillet 1931. Ordonné à Saint-Brieuc le 19 décembre 1931. Professeur à l'école Saint-Bernard, de Bégard, du 1^{er} octobre 1931 au 16 février 1936. Directeur de cette école jusqu'au 20 août 1945, nommé recteur de Loguivy-de-la-Mer le 26 août 1945. Si je ne savais sa grande modestie, je pourrais dire, en connaissance de cause, les regrets que son départ de Bégard causa à ses adjoints, aux parents et aux élèves.

L'installation, présidée par M. G. Thos, curé-doyen de Paimpol, eut lieu le 4 novembre 1945. Les Loguivyens étaient très heureux d'avoir un pasteur et le manifestèrent ; au vent d'automne, des pavillons claquaient aux mâts des bateaux et les abords de l'église étaient pavoisés. Une assistance nombreuse et sympathique se pressait à la cérémonie et l'église, une fois de plus, se révéla trop exigüe.

M^{lle} Jeanne Martin transforme la moitié de sa maison en presbytère, permettant le départ immédiat de la paroisse. Ce départ, M. l'abbé Penault l'amorce sans délai. Il achète une

cloche au recteur de Saint-Connan et fait paraître le premier numéro du bulletin le 10 février 1946 (27).

Le 2 juin 1946, par une de ces délicieuses journées printanières où, sur une mer céruléenne, l'air lui-même est légèrement bleuté, un de ces jours inoubliables où l'archipel bréhatin devient méditerranéen, est célébré le premier pardon de Loguivy, présidé par M. le curé-doyen de Paimpol.

Du 8 au 25 décembre de la même année, Mission prêchée par les Pères capucins Médard et Alexandre. Grande procession au Torrot.

21 décembre 1947 - Inauguration et bénédiction du cimetière.

19 avril 1948 - Première confirmation à Loguivy par Mgr Coupel, alors coadjuteur de Mgr Serrand. Le prédicateur était le R.P. Ronan, capucin, qui s'attacha si fort à Loguivy et à son recteur qu'il en est devenu un habitué très apprécié.

5 octobre 1948 - Premiers coup de pioche, en vue de l'agrandissement de l'église, par des terrassiers bénévoles. Les offrandes affluèrent, démontrant une fois de plus combien les Loguivyens étaient heureux d'avoir leur église et prouvant l'affection des fidèles pour leur pasteur. Les travaux furent très heureusement menés et achevés.

Le 26 juin 1950, furent commencés les travaux d'érection du clocher et le 2 juillet suivant eut lieu la bénédiction. Il en résulta un gracieux campanile, transpercé de ciel, abritant trois cloches, proportionné à l'élégante sobriété de l'église, et surmontant de façon très heureuse le gable de la façade orientale

(27) Ce vaillant petit bulletin paroissial a donc vingt-trois ans.

sous lequel s'ouvre la porte principale, face au port. Une particularité originale : là-haut, à la fine pointe de la croix, au-dessus du cercle symbolisant l'immortalité, ce n'est pas un coq qui sert de girouette, mais un... poisson !

Au mois d'octobre suivant, furent aménagés les parterres qui précèdent le sanctuaire et sont devenus un charme pour les yeux.

Puis furent placés, dans la nouvelle aile, les jolis vitraux provenant de la maison Rault, de Rennes.

En janvier 1951, M^{lle} Jeanne Martin fait don de sa maison (avec une bonne partie de son mobilier) et de ses larges dépendances à la paroisse. Son Excellence Mgr Coupel, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, honora, à cette époque, les Loguivyens d'une visite pastorale.

En 1954, l'ensemble paroissial se compléta d'une grande salle où M. l'abbé Penault s'est dépensé sans compter pour procurer à ses ouailles de saines distractions.

Depuis le 24 avril 1961, une grande toile, classée M.H., orne le chœur de l'église, c'est une « Vierge à l'Enfant », œuvre d'un peintre inconnu de l'école de Blois (XVIII^e siècle).

Une seule tombe à l'ombre de l'église, celle de M^{lle} Jeanne Martin, une modeste, mais très belle croix celtique en granit rose. Elle fut à la peine, il était juste qu'elle fût à l'honneur. Nous avons vu avec quelle générosité elle aliéna son patrimoine familial au profit de la paroisse et, de plus, les Loguivyens n'oublient pas avec quel cœur elle seconda leur pasteur dans la formation religieuse de leurs enfants. Quant à M. le recteur, nous ne saurions dire combien il appréciait cette active collaboration, l'aide toute désintéressée qu'elle était toujours

prête à lui apporter, pour son plus grand bien, mais aussi « ad majorem Dei gloriam ».

Quand les cloches tintent, les Loguivyens savent que leur vieille sacristine, Marie-« Virgine » Riou, titulaire d'une décoration diocésaine bien gagnée, est fidèle au poste et remplit toujours ses humbles mais saintes fonctions avec le même cœur (28).

**

Loguivy-de-la-Mer n'est toujours pas commune et ne le sera probablement pas, à une époque où les villes absorbent leurs banlieues (28 bis). Le projet a eu pourtant ses partisans et, lors des élections communales du 18 avril 1954, une liste se présentait sous les couleurs exclusives de Loguivy. Elle était composée de : M^{me} la comtesse de la Nouë, MM. le docteur Bouguen, ancien sénateur, François Riou, patron du « Kelou Mad », Pierre Martin, cultivateur, et Jean Riou, patron au bornage.

(28) Le dimanche 8 septembre 1968, la région paimpolaise a eu l'honneur d'accueillir le XX^e congrès départemental de la F.A.M.M.A.C. (fédération des anciens de la « Royale ») et c'est à Loguivy que les six cents participants vinrent assister à la messe, célébrée par M. le chanoine Mesnard, vice-président de la F.A.M.M.A.C., en présence de Mgr Kerlévéo, prélat de Sa Sainteté, ancien col bleu, et de M. l'abbé Penault, recteur de céans.

(28 bis) Depuis quelques années, le grand Paimpol englobe Plounez et Kéridy.

« Par les champs et par les grèves »

*« Nos lèvres savouraient la paix de la nature,
Cet arôme des grèves et des champs,
Que verse la Bretagne à toute créature
Dans la patène d'or des grands soleils couchants. »*

A. LE BRAZ

Comme chacun le sait, la Bretagne est éminemment propre au tourisme et nous n'apprendrons rien à personne en déclarant que cela est surtout vrai pour la Côte de Granit qui est l'une des régions les plus anciennement fréquentées par les estivants. Or, Loguivy, perle du Goëlo, est aussi l'un des fleurons de cette fameuse Côte de Granit, un petit fleuron caché qu'il faut découvrir... Allons à sa découverte...

Je quitte donc le presbytère, canne au poing et le chien du recteur sur les talons. Voulez-vous nous accompagner ?

Sortir du presbytère, c'est recevoir en plein visage le grand souffle vivifiant du large avec sa forte senteur saline et son goût de goémon, c'est aussi se trouver directement sur le « dernier mur du monde » par où doit commencer toute visite de Loguivy. Non point que le muret ait quelque chose de particulier, mais c'est l'endroit — après le tabac-bar de « Titine » — le plus propice pour prendre contact avec la population. Des pêcheurs y ravaudent d'éternels filets, un travail qui laisse libres et l'esprit et la langue, aussi se rassemble-t-on beaucoup autour d'eux : des camarades oisifs, ceux qui ont mouillé leur dernière ancre et qui

ne cessent cependant d'interroger le ciel afin de prévoir le temps, d'observer la mer comme s'ils attendaient de rembarquer, de la contempler parce qu'ils éprouvent pour elle des sentiments profonds quoique inexprimés.

*« Tel qu'une vieille coque, au sec et dégrée,
Où vient encor parfois clapoter la marée :
Ame-de-mer en peine est le vieux matelot
Attendant, échoué... — quoi : la mort ?*

— Non, le flot. »

Tristan CORBIÈRE

Un important parking, ingénieusement établi le long de ce mur et occupant le fond du port, donne les coudées franches à ceux qui y réparent filets et agrès. Les pêcheurs y viennent aussi, plus près de l'eau, vider les grondins servant d'appât, à la grande joie des mouettes familières et gourmandes qui les enveloppent de leurs cris et des arabesques de leurs vols en festons. Il est très facile d'entrer en contact avec ces marins, il suffit souvent d'un : « Brao 'vo an amzer ? (le temps sera-t-il beau ?) ».

C'est habituellement l'aspect matinal du « dernier mur du monde », mais dans la soirée, il appartient aux jeunes gens et aux jeunes filles qui s'y donnent rendez-vous et y font entendre à qui mieux mieux un charmant caquetage dans un déploiement des grâces de leur âge. Ce n'est pas un cercle fermé, seule condition d'admission : avoir entre quinze et vingt-cinq ans.

Laissons ces jeunes entre eux et allons saluer les... sénateurs qui, comme il se doit, siègent au Château. Mais ce Château n'est

nullement une construction, on désigne par ce nom le pittoresque quartier sis à l'entrée du port et que domine, comme un donjon, le Grand Rocher. Aucune trace de ruines, cette appellation « Ar Hastell » doit rappeler que ce point avancé de la côte, qui commande l'entrée du port et même le Ferlez, servit à différentes époques d'exploratorium plus ou moins fortifié et il en fut encore ainsi lors de la dernière guerre. Un soldat allemand était toujours en faction sur le Grand Rocher, excellent observatoire, ce qui n'empêcha pas au moins un départ assez massif de jeunes pour l'Angleterre. C'est à l'ombre de ce belvédère naturel, sur un large banc rustique, que devisent gravement, pour peu que le temps soit convenable, les Anciens, les plus vieux de nos marins, et notamment l'un de leurs doyens, président attitré, Job Riou, alias Job Kamm. C'est un ancien islandais qui débuta à la grande pêche en 1906 et possède, bien entendu, un répertoire de quelques bonnes histoires. Nous avons publié un de ces récits en breton, langue dans laquelle il fut raconté. Nous le traduisons pour nos lecteurs, en regrettant la perte de saveur due à cette traduction et en nous excusant auprès de ceux qui y trouveraient quelque incongruité (voir en appendice).

LA PLAGE DE ROC'H-HIR

Reprenons les ruelles du Château, nous dirigeant vers l'ouest par un sentier de douanier (29), tout contre la grève. Nous aboutissons à Roc'h-Hir (la roche longue), canine pointue de

(29) M. Marcel Le Guyader, maire de Ploubazlanec et conseiller général, a provoqué une délibération de son conseil municipal (octobre 1968) concernant « une prévision des sentiers susceptibles d'être créés ou remis en état ». Il est souhaitable, en effet, que l'on puisse partout longer la grève grâce au « Pas du Roy » de l'Ancien Régime.

porphyre dressée bien d'aplomb. Le monstre apocalyptique qui perdit cette dent gît là, en face, barrant en partie la rivière de sa large croupe arrondie. C'est l'île à Bois, point limite de l'embouchure du Trieux. Au-delà, c'est la mer ; en deçà, la ria s'étalant en un large plan d'eau qui fait paraître bien petites, là-bas, les maisons de la rive trégorroise. Quoique, négligeant sa vocation, il ne soit jamais devenu rade militaire, cet estuaire ne manque pas de vie, sillonné qu'il est par les barques de pêche, les yachts des plaisanciers, y compris ceux de nombreux Anglais, et toujours quelque bruyant et lourd écraseur de crabes des marchands de traез et de maërl de Pontrieux et de Lézardieux (30).

Au-delà de la maison construite à l'abri de Roc'h-Hir et qui en a pris le nom, s'étend une bonne petite plage familiale où les enfants peuvent construire leurs châteaux de sable et patauger sans danger. Laissons-les donc faire trempette et continuons à suivre la rive vers l'amont. Nous batifolerons entre les rochers, évitant certains fucus amarante trop glissants, préférant

(30) Les sables très riches en calcaire sont abondants entre Bréhat et le havre de Port-Lazo, en Plouézec. Le traез et le maërl constituent ce qu'en Bretagne nous appelons depuis longtemps le « temz-mor » (engrais de mer). Mais traез et maërl sont, en fait, très différents l'un de l'autre. Alors que le traез n'est qu'un sable coquillagé — excellent amendement du reste — le maërl est une algue calcaire vivante (lithothamnium calcareum) qui prend souvent un aspect de corail et sur laquelle une étude complète reste à faire. Ce que l'on sait, c'est que le maërl est très riche en iode, brome et divers oligo-éléments bien assortis propres à renouveler la fertilité des sols.

Or, notre « rade de Paimpol » possède l'un des trois grands bancs de maërl de Bretagne (les deux autres étant Ouessant et les Glénans) qui seule traite ce produit de la mer dans des usines comme la SECMA de Pontrieux.

(Cf. article de François Alet dans « Bretagne-Dimanche » du 15 décembre 1968.)

les brunes laisses de goémon, ramassant quelques coquillages, et aboutirons à Roc'h-an-Evned, la Roche aux oiseaux, qui fut, nous l'avons vu, un retranchement préhistorique. Son frère jumeau, le Rocher de Mellus, marquera le terme de notre promenade.

Les propriétés privées descendent jusqu'à la grève, et le « Pas du Roy » de l'antique législation, hélas, n'a pas été respecté, mais si vous désirez remonter la pente abrupte pour rentrer et que vous aboutissiez devant la villa de M. le Préfet Boujard, avec son affabilité ordinaire, il vous permettra d'admirer les grands arbres de son parc et surtout le splendide horizon marin qu'il découvre de la large baie de son salon.

AN ENEZ

An Enez, l'île ! En fait, ce quartier n'est qu'une presqu'île. On s'y rend par la rue la plus longue de Loguivy, an Torrot, qui doit son nom à la falaise sur laquelle elle court (31). Du haut de cette falaise, on domine tout le port et une bonne partie du Ferlez, et on a en face la silhouette trapue du Grand Rocher. A l'heure rayonnante de midi, quand le soleil rit, j'aime y aller voir la mer se couvrir de ses mille paillettes étincelantes, besants d'argent sur champ d'azur. Là-bas, à gauche, en contre-bas, le charmant enclos paroissial avec son élégant sanctuaire, point spirituel du paysage. Une visite en passant à l'établissement Oulhen où nous pourrions assister aux évolutions de crustacés aux abdomens dodus de grandes sauterelles (32), dans leurs bacs

(31) En effet, torrot ou tornaot veut dire falaise et s'explique ainsi : torr-an-aot, id est : sommet de la côte, hauteur dominant la grève.

(32) Langouste vient du mot latin « locusta », sauterelle.

de ciment, contre lesquels crissent sans trêve pattes et antennes chitineuses.

Dans l'île, on utilise sentiers, terrains vagues, et on finit bien aussi par enjamber quelque propriété plus ou moins close, afin d'admirer plus à l'aise l'amoncellement des rochers de la grève. L'extrême pointe de An Enez est gardée par Roc'h-Konan, petite île à énorme piton rocheux sous lequel achèvent de se désagréger les ruines d'une petite maison. On peut y accéder à pieds secs par marée basse, mais ne pas s'y attarder, car le flux remplit très vite le gué. On pourra demeurer plus longtemps sur le gazon d'un îlot voisin, sentinelle avancée de Penn-an-Enez (extrémité de l'île), d'où le regard embrasse la gracieuse courbe de l'anse de Launay, Ar Wern, avec son ample ceinture de galets, œufs de Pâques multicolores où domine le rose du porphyre. Au flot, c'est un lac aux eaux calmes, presque terriennes ; après le jusant, c'est un blick de vase gris-argent coupé de capricants petits chenaux.

Pour le retour, prendre au fond de la baie un chemin creux aux épais ombrages et dont les talus « sont des fleurs en ruisseaux », ainsi que les aimait Francis Jammes.

KOAD KERTANOUARN

Ses bois ne sont pas la moindre parure de Loguivy.

Montons d'abord dans le pittoresque quartier de Lann ar Maignou, soit par l'un des curieux escaliers — l'un d'eux prend naissance dans la rue du Torrot et l'autre dans la partie supérieure de la « petite Canebière » — soit par la route de Ploubazlanec et le chemin de l'école. L'un des charmes de ce quartier, c'est le fouillis de ses venelles qui zigzaguent dans l'aimable désordre de ses coquettes maisons ; l'autre, c'est la vue

plongeante sur le large qui se développe à partir, au Nord-Ouest, d'un frêle obélisque, le phare des Héaux, jusque par-delà Bréhat. Et de nuit, le spectacle en vaut aussi la peine, par une soirée sombre d'hiver quand la mer s'est constellée des scintillements et des pinceaux de tous ses phares, y compris celui des Roches-Douvres.

Les maisons sont dominées par la tour décoiffée d'un antique moulin à vent. Aucun autre ne fut mieux exposé, si ce n'est celui de Lannévez dont nous nous rapprocherons au cours de notre promenade.

Descendons vers l'anse de Launay dont nous suivrons l'ample hyperbole jusqu'au ruisseau qui coupe la grève et sépare la paroisse de Loguivy de celle de Ploubazlanec. Par un chemin creux, où règne une perpétuelle nuit verte, nous remonterons le cours de ce ruisseau jaseur en fredonnant la jolie chanson du barde Jos Parker :

*« Les chemins bretons sont des fantaisistes
Qui vont de travers au lieu d'aller droit.
Ils seront toujours aimés des artistes.
Pour avoir l'ombrage et l'abri d'un toit,
Les chemins bretons font, avec les branches,
Entre deux talus un tunnel étroit ».*

Au sommet, nous entrerons dans l'extrémité Est du bois de Kertanouarn (33) qui, face à Launay et à la mer, couvre toute la pente que nous venons de grimper. Malgré les ravages qu'y ont causés les hordes dévastatrices d'une récente tornade, ce bois d'Armor n'a rien à envier aux forêts de l'Argoat. Il en a les hautes futaies aux hêtres altiers, aux châtaigneraies odorantes, il

(33) Chasse gardée : propriété de la famille de la Noüe-de Nouël.

possède quelques majestueux pins parasols, de délicats bouleaux aux feuilles folâtres,

*« Où lorsque le vent d'Ouest apaise ses colères
La brise fait courir de longs frissons confus ».*

L. TIERCELIN

Il a même une supériorité incontestable sur les sylvies de l'intérieur : du pied d'un grand chêne au frais ombrage, on peut s'offrir l'un des plus beaux horizons marins, le plus lumineux des paysages, une mer d'un bleu profond où baignent le granit et le porphyre rouge de l'archipel bréhatin, ensemble tout méditerranéen. Bréhat même ne peut se présenter sous un angle plus avantageux et l'on s'amuse un moment des va-et-vient des vedettes entre l'Arcouest et le Port-Clos alors que d'autres effectuent le tour de l'île.

Une allée sinueuse à souhait, que les propriétaires font de louables efforts pour entretenir, permet de traverser d'Est en Ouest ce bois aux dimensions respectables. L'on aboutit, un peu fourbu, à la chapelle de Saint-Yves, au bord de la route de Ploubazlanec, à proximité du château moderne de Kertanouarn.

KOAD AR MARKIZ *

Il nous faut nous rendre sur le plateau de Lann ar Mendy et nous prendrons la côte relativement douce qui part de Roc'h-Hir et passe devant la villa de feu Henri Avril, ancien

* Ce nom de Bois du Marquis prévaut de plus en plus sur celui plus ancien et officiel de « Ker Marie ». Personne ne sait l'origine de la nouvelle appellation, puisque ce bois n'a jamais été la propriété d'un marquis (il appartient au comte de Nouël). N'y aurait-il pas eu tout simplement déformation de « Marie » en « Marquis » (à moins que ce soit l'inverse) ?

préfet des Côtes-du-Nord, ou emprunterons une rue monte-au-ciel dont l'escalade débute auprès de l'ancienne chapelle. Pour dissimuler aux compagnons une fatigue prématurée, s'arrêter un instant devant le parc et la grande maison du général Pourdieu, enfant du pays.

Lann ar Mendy ! C'est, en effet, une lande, assez désolée, que l'on traverse avant de parvenir à proximité de l'allée couverte de Mellus, où l'on pénètre dans le bois sous de splendides géants sombres. Même variété sylvicole qu'à Kertanouarn, mais en plus touffu. Les frondaisons sont plus épaisses, plus serrées, plus inquiétantes aussi. Visitez donc, en solitaire, Koad ar Markiz, à la brune, au solstice d'hiver !... Mais nous sommes aux beaux jours et, entre les fûts, au pied d'une pente abrupte, nous distinguons les eaux bleues du Trieux et ses havres ombreux, depuis le romantique îlot de Roc'h-an-Onn (roche au frêne), en plein milieu de la ria, en aval, jusqu'à l'étranglement de Bodic, en amont. Les arbres, en troupeaux serrés, descendent jusqu'à la rivière et semblent même y baigner. En automne, les feuilles mortes tombent dans le bras de mer — charmante eurythmie de la terre et des eaux — bien que ce soit les résineux qui dominant sur la pente. Ces pins sont beaux à toute époque de l'année, quand le vert sombre de leur faite rend plus éclatant l'azur du firmament et qu'ils embaument la résine, mais aussi lorsque, sous la voûte basse des cumuli hivernaux, l'émeraude de leur feuillage constitue la seule clarté. Que souffle quelque violent suroît, alors quels accords musicaux entre le ressac et la profonde houlée des grands pins !

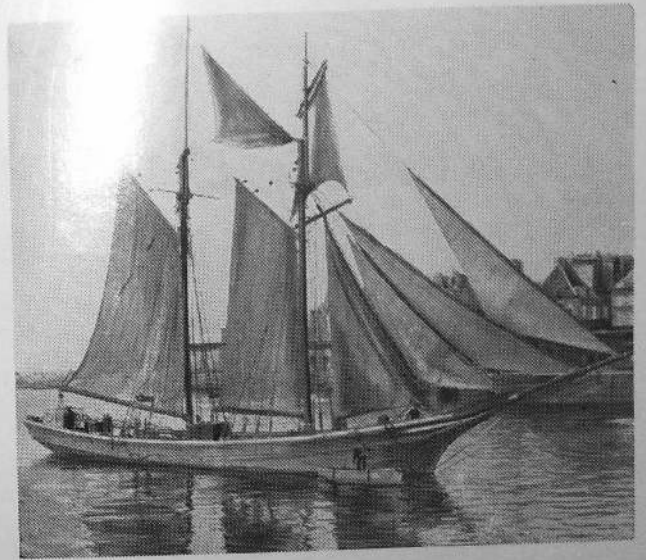
*« Lorsque les vents d'hiver traversent leurs ténèbres
Et creusent dans leurs flots d'impérieux remous,
Les pins, les grands pins noirs, échevelés et fous,
Poussent, comme la mer, des hurlements funèbres. »*

Pierre JALABERT

Quand je pénétrai pour la première fois dans ce bois, j'eus la surprise d'y découvrir, dans son extrémité Sud, de larges allées abandonnées, bordées d'épais massifs de rhododendrons et de plusieurs essences exotiques, dont des palmiers, puis un vaste tapis vert qui fut jardin d'agrément et enfin les ruines calcinées d'une grande maison... Il flottait sur tout cela un émouvant mystère, le domaine semblait avoir été frappé de léthargie comme celui de quelque Belle au Bois Dormant.

Depuis, les murs, devenus dangereux, ont été rasés, seuls demeurent le potager et quelques dépendances livrées au lierre et aux ronces.

Nous reviendrons par l'un des chemins qui desservent les riches pièces de terre du plateau et aboutissent au hameau de l'Issue construit le long de la vieille route menant de Loguivy à Plounez et à Lézardrieux. Je vous laisse y découvrir un intéressant petit manoir antique.



Goélette paimpolaise

(Cliché « Ouest-France »)



Dans le Ferlez

(Cliché Choleau)



Chapelle de Perros-Hamon

" L'invitation au voyage "

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

Ch. BAUDELAIRE

BREHAT

Vous attendez, bien sûr, que je vous conduise à la grande île qu'à Loguivy nous avons toujours sous les yeux : Bréhat.

Direction de Paimpol. Puis prenons à gauche la route de Ploubazlanec qui débute sous une belle allée de hêtres dépendant du domaine de Kertanouarn, nous traverserons ensuite le hameau de Lannévez. Ralentissons dans la descente vers l'embarcadère de l'Arcouest, afin d'admirer la majesté du grandiose paysage marin que nous connaissons déjà en bonne partie.

Si la vedette n'est pas à quai, elle ne peut tarder, il y en a une toutes les demi-heures et elle assure la traversée en quinze minutes (distance : trois milles). Dès que vous aurez le pied sur le bateau, je ne serai plus votre cicerone, l'île a été célébrée par une profusion de poèmes, d'articles de presse, de dépliants et de guides. Leurs auteurs, enthousiastes, célèbrent à qui mieux mieux le « seuil du Paradis », « l'Eden », « l'émeraude, baguée de granit rose, sertie dans la tendre turquoise de la mer ». C'est également l'île du silence où un arrêté préfectoral interdit la circulation des voitures et des cyclomoteurs.

Tous ceux qui ont ouvert un livre de géographie ou écouté les communiqués météorologiques connaissent la douceur du

climat de Bréhat dont l'amplitude est une des plus faibles (33 bis) (cela est d'ailleurs vrai pour Loguivy qui, de plus, est mieux abrité des grands souffles de l'Ouest). On vante avec raison la végétation exotique qui alanguit la côte Sud de l'île : mimosas d'été et d'hiver, palmiers, eucalyptus, figuiers très féconds... Partout des fleurs, hortensias énormes, agaves d'Amérique, fuchsia arborescent d'Irlande et une débauche de ces genêts d'Espagne qui signent un climat. Et je ne parle pas des odorantes pinèdes.

Certes, la partie septentrionale est moins riche, battue qu'elle est par tous les vents et les embruns, mais quelle sauvage grandeur possède, entre autres, le piton déchiqueté où se dresse le phare du Paon (Paun ou Pann ?) ! On y évoque le Cap Fréhel et la Pointe du Raz. Les rochers de ce promontoire ont des formes humaines, c'est que, voyez-vous, des bergers y ont été pétrifiés par les maléfices de la fée de céans, sur requête de la princesse des Eaux, importunée par les assiduités des « pâtours » auprès de ses filles, les sirènes. A gauche du phare, dans un superbe chaos de rochers roses, s'ouvre une profonde fissure où la mer s'engouffre certains jours avec un fracas d'apocalypse. Jeunes gens et jeunes filles, désireux de se marier, venaient y consulter les augures. Si le caillou qu'ils lançaient atteignait l'eau du gouffre sans avoir tinté contre les parois, les épousailles se célébraient dans l'année. Dans le cas contraire, on était condamné à attendre autant d'années qu'il y avait eu de chocs.

N'oubliez pas d'aller faire une prière à la pittoresque chapelle de Kermiquel, reprise d'un édifice ancien et dressée presque d'aplomb sur la falaise de l'Ouest.

(33 bis) A Bréhat, la moyenne pluviométrique n'est que de 574 mm. Les primeurs constituent l'une des grandes richesses de la Presqu'île : pommes de terre arrachées dès fin avril, choux-fleurs.

LA COTE PAIMPOLAISE

« J'aime Paimpol et sa falaise. »

Th. BOTREL

Paimpol n'est plus à présenter et peut-être pas davantage sa baie épanouie entre les croupes de Guilben et Biflot d'une part, les falaises de Pors-Even-Kersac'h d'autre part, et protégée des fureurs du large par l'îlot de Saint-Rion (ou Riom) et les Mats du Goélo. Ne dédaignons pas, cependant, le panorama qu'offre la tour de Kerroc'h, puis après une oraison dans la charmante chapelle de Perros-Hamon, descendons à Pors-Even. Le port islandais garde je ne sais quoi de majesté déchu dans ses quais et sa jetée. Ses habitants ont la fierté de leur Pors-Even et lui demeurent fidèles, aussi les noms de famille restent-ils les mêmes et le plus courant est Caous, dont Pierre Loti fit Gaos. C'est ainsi qu'il y a plusieurs Jean Caous qu'on ne confond pourtant pas l'un avec l'autre grâce à de savoureux surnoms dont on ne se prive guère. Il y a un Jean Caous-Moteur, un Jean Caous-Milord (s'il vous plaît !), un Jean Caous-Pilote, un Jean Caous-Caous.

En septembre dernier, Pors-Even a eu l'honneur d'accueillir, après ses vingt-trois jours de mer, le Paimpolais André Foëzon, l'un des héros de la course transatlantique. Puis le hardi marin et son « Sylvia II » furent escortés par de nombreux voiliers jusqu'aux bassins de Paimpol et le maire de la ville reçut officiellement l'intrépide navigateur. Ce dernier remit au premier magistrat, quelques jours plus tard, à l'occasion du XX^e anniversaire de la F.A.M.M.A.C., le pavillon qui avait flotté à la poupe de son bateau durant sa grande traversée.

Un pèlerinage à la Croix des veuves... Avec les yeux de notre imagination, nous suivrons les gracieuses et évanescentes silhouettes des goélettes islandaises, lors d'un grand départ de printemps. Mais ne nous y attardons pas, car nous retrouverons la même vue plongeante sur l'étendue marine aux pointes de Bilfot et de Minard, en Plouézec, et de Plouha. Si la première atteint ses soixante mètres d'altitude, la dernière, l'une des plus hautes de France, culmine à cent-quatre mètres (le bourg même de Plouha, à trois kilomètres de la côte, est construit sur un plateau de cent mètres environ). Leurs falaises, taillées à pic, sont vertigineuses à souhait et même dangereuses pour les imprudents, assez rares d'ailleurs, car les plus téméraires y restent immobiles de surprise. Et vraiment impressionnantes sont cette vertigineuse dénivellation et ces altièrres murailles à peu près uniformément sombres, bien que les roches soient souvent d'origine géologique différente. Elles ressemblent étrangement à celles du Cornwall, la Bretagne d'Outre-Manche, à Land's End, aux environs de Tintagel, le castel d'Arthur, et surtout à Hell's Mouth, la bouche de l'Enfer, presque dantesque.

De ces points élevés et avancés du Goélo, on peut, d'après des témoignages sérieux, apercevoir certains jours les falaises de Portelet Bay (Jersey), distantes d'environ soixante-dix kilomètres. Si Bilfot offre le meilleur panorama sur la baie de Paimpol, ses îles et le phare de Lost-Pic, l'une et l'autre pointe permet de scruter toute la baie de Saint-Brieuc, y compris la rive opposée. Elles ont servi de bastion et de belvédère, la Chouannerie y laisse le souvenir de fréquentes traversées pour Jersey. Quant à l'Anse Cochat, c'est l'un des hauts lieux de la Résistance.

Le canton de Plouha, avec ses douze kilomètres de front de mer, présente des aspects très variés et des plus pittoresques. Entre les mamelons de Port-Moguer et l'Anse Cochat, s'ouvrent deux profondes cavernes. Les grèves possèdent un sable fin,

homogène, micacé; ce sont Bréhec et sa vaste plage au fond d'une anse gracieuse, le Palus et sa vallée verte, Groin-Zegal aux arêtes étrangement découpées.

Ne quittons pas ce canton sans visiter ses monuments :

— L'église de Lanloup (XVI^e siècle) dont le porche, surtout, est remarquable avec ses apôtres bien galbés.

— La célèbre chapelle de Kermaria-an-Isquit (XIV^e siècle). Y voir, au-dessus du porche, un curieux auditoire d'une des anciennes et nombreuses juridictions féodales de la région, et surtout la fameuse danse macabre, peinture du XV^e siècle, nouvellement restaurée, représentant toutes les catégories sociales devant la mort et qui inspira Saint-Saëns.

— Le « temple » de Lanleff qui a fait couler beaucoup d'encre et qui est, en réalité, une église de la fin du XI^e siècle. L'antique monument se compose d'un sanctuaire et d'un déambulatoire circulaire avec absidioles. L'un des principaux matériaux utilisés, le plus ouvragé, est la spilite de Paimpol, roche très ancienne et assez rare.

L'ABBAYE DE BEAUPORT EN KERITY

Bâtie au XIII^e, agrandie au XVI^e, cette abbaye bée au ciel changeant par ses toits effondrés et ses magnifiques fenêtres vides. Un guide disert et la brochure qu'il vous vendra vous donneront tous renseignements sur l'histoire et l'architecture de ce prestigieux monument... Je vous dirai simplement que j'ai admiré les arceaux en plein-cintre et les colonnes massives du cloître, mais l'ai trouvé sombre, humide et triste; le soleil n'y a guère ses entrées. Il faut peut-être incriminer l'ombre épaisse de l'énorme magnolia

aux feuilles trop teintées, lourdes, grasses et luisantes que j'y ai vu, défleuri, et qui accentuait la mélancolie des lieux.

Les ruines de l'église ne manquent pas de majesté. Un fort bel escalier descend dans de vastes celliers aux courtes voûtes supportées par des colonnettes. Au-dessus se trouve la pièce qui m'a paru la plus admirable et la plus gaie, le grand réfectoire dont le plafond devait être très élevé. Ses fenêtres romanes s'ouvraient largement sur la mer et sur le petit port, blotti au pied de l'abbaye, où arrivaient de précieuses denrées. Mais en temps de guerre, il fallait craindre les débarquements anglais, aussi les moines portaient-ils leurs trésors à l'abbaye de Bégard.

Vers l'Ouest, s'ouvrent de hautes fenêtres gothiques qui s'élèvent vers le ciel avec la légèreté d'une prière.

La maison de l'Abbé mérite aussi la visite. Féli de la Mennais eut l'intention d'y installer un phalanstère d'écrivains et d'imprimeurs.

Pendant la plus grande partie du XVII^e siècle, l'abbaye de Beauport fut une sorte d'apanage commendataire de la famille Chasteigner de la Rochepozay. Elle est toujours propriété privée.

Avant de quitter Kéridy, faire une visite, au cimetière, à la tombe de l'officier des équipages J. Le Conniat, commandant du « Pourquoi-Pas », perdu en Islande en 1936 (expédition Charcot).

Sur les rives du Trieux

Quittant Paimpol, mettons cap à l'Ouest par la nationale 786, mais au haut de la côte de Penn-Crec'h (sommets de la colline) faisons une petite halte afin de profiter de l'une des meilleures vues d'ensemble de la côte goélarde.

Peu de temps après, nous arrêtons de nouveau pour visiter la charmante chapelle de Notre-Dame de Kergrist (en bonne partie du XV^e), située au bord de la route, en Plounez. Demandons la clef à l'aimable gardienne bénévole qui habite à quelques pas du chevet du sanctuaire. L'édifice lui-même, ainsi que bien des détails à l'intérieur, sont très intéressants, mais ce qu'il y a de plus curieux c'est la « Vierge couchée », comme au Yaudet, près de Lannion, et à Notre-Dame du Guiaudet, en Lanrivain. Il s'agit d'un groupe de bois polychrome représentant Marie, voilée et couchée près de son divin Enfant dont elle tient le menton, sous le regard tutélaire du bon saint Joseph. La scène est représentée dans une alcôve à rideaux. D'autre part, sur un tableau naïf, la Vierge prépare la bouillie de l'Enfant que berce son père adoptif. Tout autour, des anges.

Le pardon, le premier dimanche de mai, a été toujours fréquenté par les marins, aussi l'auteur du cantique ne les a-t-il pas oubliés :

« Ha war ho proiz merdidi,
Gwerbez, evesait ive ;
Mar teu ar mor da enebi,
Roit sikour d'ho pugale »

(et sur vos compatriotes marins, ô Vierge, veillez aussi ; si la mer devient mauvaise, secourez vos enfants).

Mgr Kerlévéo nous apprend que Pierre Le Cor, « Mon Frère Yves » de Loti, était originaire de ce hameau de Kergrist.

Avant de quitter la rive droite du Trieux, remontons la ria jusqu'à la chapelle de Lancerf, en Plourivo. C'est un édifice gothique (hélas ! abandonné) avec piliers des XIII^e et XIV^e siècles. A proximité, deux croix antiques dites mérovingiennes (34).

On peut lire à la base de l'autel : « Ici repose Louis comte de Labenne (34 bis), décédé le 11 février 1882, dans sa 38^e année ».

Adrien Dansette nous apprend que ce Louis de Labenne — nomen patris merito reticetur — était fils de Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, alors qu'il était enfermé au fort de Ham, et de sa jolie cuisinière et repasseuse, Eléonore Vergeot, la « Belle Sabotière ». Près de l'autel, une autre épitaphe rappelle que dans la même chapelle fut inhumé le fils de Louis, mort à l'âge de cinq ans.

A peu de distance, non loin du confluent du Leff, on peut visiter les ruines du château de Frinaudour, mais autre chose attire déjà les regards : couronnant l'autre rive — elle atteint jusqu'à 94 mètres un peu plus en amont —, d'un bosquet de grands arbres, surgissent un noble pignon et de hautes cheminées. C'est La Roche-Jagu.

Ce grand manoir date du début du XV^e siècle et fut le siège d'une seigneurie importante appartenant aux du Parc, dont

(34) Ces croix frustes, plates, sont plutôt de l'époque carolingienne si, comme chacun le pense, elles rappellent le combat victorieux et meurtrier qu'y livra Alain Barbetorte, aux Normands, en 936, dit bataille de Toull-ar-C'houlled. Au siècle dernier, un camp retranché en terre y subsistait avec des fossés profonds.

(34 bis) Paimpol possède une rue Labenne. La maison du comte dans cette ville est devenue la gendarmerie actuelle.



Paimpol, pardon des Islandais

(Cliché « Ouest-France »)



A Paimpol, au temps d'Islande

(Photo « Ouest-France »)

A cet âge, que de souvenirs !
Le Ploubazlanec de Loti, le
Paimpol de Botrel, l'Islande
d'avant 14. Job a vu construire
bien des maisons à Loguivy,
mais, hélas, que d'êtres dispa-
rus, dont un fils perdu en
mer, du côté des Héaux.



on peut voir les armoiries dans la verrière de Runan (34 ter). Puis il y eut alliance avec les plus grandes familles de Bretagne, comme les Coetmen et les d'Acigné.

Cette maison forte subit les avatars des guerres de la Ligue et y perdit probablement ses dépendances. Le grand logis, dont on admire les hautes fenêtres à meneaux, les élégantes tourelles, la porte en tiers-point aux voussures à colonnettes et chapiteaux renflés, vient d'être restauré intérieurement et extérieurement par le département, grâce en soient rendues à M. le Président Pléven et à M. Hervé Le Tacon, conseiller général de Pontrioux.

Entrez et allez à la découverte des escaliers, galeries, cheminées monumentales, plafonds à énormes poutres apparentes... Au moment où j'écris, s'y tient une exposition de meubles anciens.

N'oubliez pas d'y acheter l'excellente brochure de M. René Couffon, historien bien connu, président d'honneur de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord.

**

Lézardrieux (35) ! Le pont suspendu, long de 154 mètres, s'élève à 30 mètres au-dessus du niveau moyen des eaux. C'est l'ouvrage de ce genre le plus important de toute la région. En aval, le port au chenal profond ; en amont, le Lédanno, lac imposant, surtout à l'étales de haute-mer, qui s'étend là-bas

(34 ter) Cf. notre ouvrage « Sur les traces d'une vieille Maison bretonne » (Société d'Emulation, 1969).

(35) Etymologie : Lez : résidence, seigneurie bretonne. Lez ar Dré (en moyen breton : Treff, comme Le Leff et Lanleff, Henañ pour Hena ou Henañ = Laine). Lez war D/Treff ou Lézardré (ou Lezardreo) veut donc dire Cour-sur-Trieux (cf. Cour-sur-Loire, en Loir-et-Cher). Lez se trouve encore en composition dans de nombreux Kerlez, Coatlez, Lescouet, Liscoat.

au-delà de l'anse de Camarel. Rendez-vous sur le pont pour voir monter la marée à la première heure du flux, alors qu'elle va reconquérir les vasières du Lédanno (35 bis) de son « jet de sang fort ». Mais retenez bien vos coiffures ; cette plate-forme haut perchée est le domaine du vent. Les gens du pays ont l'habitude de dire, quand il fait mauvais temps : « Feno, ne vo ket brao mond da cheñch roched war bont Lézar-dré ! (Ce soir, il ne fera pas bon aller changer de chemise sur le pont de Lézardrieux) ».

Ce pont très hardi date de 1840. La société qui se chargea de sa construction recouvra ses frais grâce à un péage d'une durée de vingt-six ans. Il a remplacé un gué où Anatole Le Braz a situé son conte « Ceux de la Gorgone ».

Une visite à l'église, bien plus ancienne que son clocher, puis mettons cap au Nord pour longer la rive trégorroise. Nous verrons de près le phare de Bodic, que fit construire Vauban, envelopperons d'un seul regard les coteaux loguivyens et jouirons d'un point de vue unique sur le Trieux, aussi bien vers l'amont qu'en direction du large. Une courte prière à la chapelle de Kermouster, un dernier coup d'œil sur l'île à Bois, le « Mare Nostrum » et notre cher Loguivy, et nous remonterons en voiture pour visiter deux merveilles : le site de Crec'h-ar-Maout et le Sillon du Talbert.

Crec'h-ar-Maout est un sommet sauvage couronné d'un chaos de grandes roches granitiques d'où l'on a l'un des plus vastes panoramas de notre côte Nord : au premier plan, à gauche,

(35 bis) Il s'agit d'une dépression de schiste briovérien. Les bourgs de Kéridy, de Plounez et de Pleudaniel sont construits sur cette bande de roche tendre limitée au Nord par une arête de spilite dont les jalons principaux sont la pointe de Guilben, la ville de Paimpol et l'étroite cluse enjambée par le pont de Lézardrieux qui s'appuie sur deux avancées de cette roche dure.

l'embouchure du Jaudy, l'île d'Er, le littoral de Plougrescant puis, au terme d'une large étendue de mer, l'archipel des Sept-Iles. Les Allemands firent de Crec'h-ar-Maout l'un de leurs principaux observatoires et y construisirent d'énormes blockaus dont l'un est devenu maison d'habitation. Cette solide position fut attaquée par un maquis de la région qui subit, hélas, de cruelles pertes.

Au retour de notre excursion, nous pourrions ajouter à ce vaste horizon marin celui tout terrien qu'on a de Kroaz-ar-Zalud, près de là, en Pleumeur-Gautier. C'est l'un des plus beaux panoramas sur le « paisible et souriant Trégor », ponctué par la flèche altière de sa cathédrale, fin hennin de reine en prière.

Le Sillon du Talbert est une petite presqu'île de Quiberon chaotique de plus de trois kilomètres sur une trentaine de mètres de large, sorte de chaussée naturelle que les géologues nomment « flèche littorale », formée d'alluvions déposés par des courants contraires dus aux embouchures rapprochées du Jaudy et du Trieux. Aller jusqu'à son extrémité, par basse-mer, est un footing ou même cross de performance. Pour le retour, ne pas attendre le flot, quoique la plus grande partie de la chaussée reste à découvert. Le Sillon est souvent balayé par un furieux noroît, assez fort pour gêner la marche et qui vous crible de grains de sable et même de gravillons d'un certain volume. Si vous êtes venus en voiture jusqu'aux premières dunes aux chardons bleus, que de crépitements sur votre carrosserie ! Vous aurez l'impression désagréable d'y être mitraillés, mais serez cependant heureux d'y être à l'abri.

A la base orientale du Sillon se dresse un menhir de deux mètres appelé Men-ar-Gerneve. Cette « pierre de la ville neuve » a sa légende. Elle recouvrirait les restes d'un Anglais. On aurait voulu la déplacer, mais elle serait revenue d'elle-même à sa place.

*

**

Mais, à notre droite, notre phare de La Croix s'éclaire et quelques fenêtres s'allument au loin sur le Torrot de Loguivy, « rouz an noz » (le brun de nuit) descend. Allons goûter la paix du soir sur le « dernier mur du monde » et entendre tinter l'angélus de notre petite église. Le bonheur est simple dans un pays qu'on aime et, à Loguivy, je me sens toujours devenir casanier. Loguivy est pour moi un pays de rêve et d'enchantement et je me souviendrai toujours, cher Monsieur le Recteur, de cette inoubliable soirée où nous chantions en mezzo-voce avec François Budet qui s'accompagnait doucement, discrètement, de sa guitare :

« Loguivy-de-la-Mer, Loguivy-de-la-Mer,
Tu regardes mourir
Les derniers vrais marins,

Loguivy-de-la-Mer,
Au fond de ton vieux port
S'entassaient les carcasses
Des bateaux déjà morts.

Ils reviennent encore, à l'heure des marées,
S'asseoir sur le muret, le long de la jetée.
Ils regardent encore au-delà de Bréhat,
Respirant le parfum du vent qui les appelle... » (36).

ERNEST LE BARZIC
Été et Automne 1968

(36) Le texte et la musique de cette jolie chanson ont été composés par François Budet à Loguivy (disque en vente à Loguivy).

APPENDICE I

(Voir ci-dessus le chapitre « Par les champs et par les grèves »)

Le thermomètre

*A mon ami, l'abbé André Nicolas,
vicaire de Plouha, que j'ai le plaisir
de retrouver, au cours des vacances,
au presbytère si agréable de Loguivy.*

E. LE B.

Je me trouvais seul avec Job sur le banc. Oui, en cette après-midi de juillet, nous étions seuls à l'ombre du Grand Rocher, bien que ce fût marée haute et qu'un soleil radieux éclairât à profusion la mer et les rochers.

Nous avions été au « Café des marins » prendre notre « coup de rouge » et Job étant bien disposé, je réussis à aiguiller la conversation sur l'Islande.

*

**

En 1908, je portai mon sac, comme jeune matelot, sur la « Verveine », une goélette toute neuve, dont tout l'équipage provenait de la commune.

On était au début de février. Un négociant en bois de Paimpol avait demandé à notre capitaine et à celui de l'« Émeraude » d'embarquer un chargement de planches de châtaignier pour un commerçant de la capitale islandaise,

Reykjavik. Autant de gagné avant de commencer à pêcher ! Ma foi, le temps s'était maintenu, avec mer forte cependant au Nord du Canal de Saint-Georges, et voilà qu'aussitôt après, sans transition, nous sommes enveloppés dans un brouillard de cauchemar, épais, sombre, lourd, sans vie, une damnée purée de pois à vous faire perdre la tête. Bien entendu, pas question de voir de la barre au beaupré ; que je sois pendu, si l'on pouvait distinguer quelque chose à plus d'un mètre. A tour de rôle, nous sonnions la cloche de brume. Ah ! mon camarade, quel triste travail ! Quelle angoisse vous étreint d'être ainsi sur un frêle navire, loin de toute terre, privé de la vue du ciel qui semble du reste vous être tombé sur la tête. On se sent écrasé et le plus brave est inquiet, votre plus proche voisin devient un fantôme baignant dans l'irréel... On sent rôder autour de soi l'ombre de l'Ankou... Tout bruit vous parvient amorti, ouaté... On entend tout à coup une ou plusieurs autres cloches, mais il est difficile, presque impossible, de décider de quelle direction viennent les tintements. Quand ils paraissent parvenir de tribord, il est à craindre d'être accosté à babord.

C'est ce qui se produisit. Nous avions passé une journée entière presque immobiles dans cette brume de malheur, c'était l'heure du souper, quand de frénétiques tintements nous parvinrent de plus en plus distincts... Point de doute, une autre goélette se trouvait là quelque part, mais où ? Derrière ? Devant ? A gauche ? A droite ? Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! Et voilà tout à coup une secousse épouvantable et je suis précipité de la cloche sur le plancher du pont, tellement ma tête « sonna »... Des cris, des allées et venues. « Daonet 'vin ! Damnation ! » hurlaient les Pleubiannais de l'« Emeraude », car c'est bien elle qui nous avait abordés. Lourdemment chargés comme nous étions, il y eut des avaries dans les deux coques, surtout la nôtre. Le beaupré de l'« Emeraude » barrait notre

pont entre misaine et grand-mât et nous avions, évidemment, des cordages rompus.

Nous n'eûmes cependant pas trop de mal à libérer l'une de l'autre les deux goélettes. Une bonne brise de suroît balaya bientôt le « fog » et nous porta à Reykjavik.

La première chose à faire après avoir débarqué les planches de notre Paimpolais était, bien entendu, de passer aux réparations des navires. Une unité de la Marine Nationale, le « Lavoisier », était heureusement mouillée dans la baie. Nos deux capitaines s'adressèrent au commandant qui voulut bien détacher à bord de chacune des goélettes deux charpentiers et deux gabiers-voiliers. Et pendant ce temps, nous n'avions à peu près rien à faire. L'on va bien à l'auberge boire deux ou trois verres et lutiner les filles, mais cela ne peut durer, n'est-ce pas ?... Nous voilà donc à la grève retournant cailloux et goémon dans l'espoir de trouver des coquillages pour améliorer l'ordinaire, des huîtres ou, au moins, des bigorneaux. Ajoutés aux feuilles des grands pissenlits de l'île, cela nous ferait une bonne provision d'aliments frais et le scorbut ne serait pas à craindre tout de suite. Mais nous ne trouvions rien, quand tout à coup nous vîmes, près d'une sorte de ruisseau descendant de la ville, un de nos camarades qui nous faisait signe. Savez-vous ce qu'il avait découvert ? Eh bien, il nous montrait des moules, sans mentir, aussi grandes qu'une main d'homme... Ah ! je vous parle de moules et non de leurs menus et rachitiques congénères que nous daignons ramasser par ici ! Que fimes-nous alors ? Ma foi, en ouvrir quelques-unes sur-le-champ et les gober... elles étaient si pleines que c'en était une bénédiction ! Et de courir à bord quérir tous les seaux — des seaux de bois, les seuls à cette époque —, de les remplir, d'aller les vider dans la cuisine du mousse, le plus promptement possible, de peur qu'il survienne d'autres amateurs de coquillages... Je vous prie de croire que nous en mettions un coup ! Après

une légère cuisson, meilleur était encore le produit de notre pêche et nous nous en régalâmes à souper, puis aux repas suivants. Mais, hélas, trois fois hélas, notre marchandise ne soutint pas longtemps sa réputation : nous souffrîmes bientôt de maux de têtes violents et tenaces, d'atroces coliques... « Ma Doué », quelle diarrhée, sauf votre respect !... Résultat de notre gourmandise, direz-vous... Il est certain que nous nous étions gavés, mais si ç'avait été tout, nous en aurions été bien vite quittes. Mais notre état ne faisait qu'empirer et nous fûmes pris d'une forte fièvre. Il fallut nous transporter l'un après l'autre à l'hôpital. Qu'avions-nous ? Nous fûmes vite renseignés : la typhoïde nous torturait les viscères. On nous déclara, un peu tard, hélas, qu'il était insensé de consommer les grandes moules du ruisseau où se déversaient les eaux polluées de la ville. Ah ! mon gars, nous étions bien sottement pris... Imbéciles que nous étions, nous aurions dû nous douter que notre marchandise se trouvait à trop bon compte pour être saine.

**

Me voilà donc aussi dans un lit de l'hôpital de Reykjavik avec la même maladie que les autres, tremblant de fièvre comme feuille au vent. Et quelle soif, mon cher ! De temps en temps, une jeune infirmière venait m'apporter un breuvage chaud. J'aurais préféré une bolée de cidre bien frais ou un verre d'eau froide et, dans mon délire, mon esprit errait au pays de Loguivy, de puits en puits, d'une fontaine à l'autre, et j'entendais toujours le gazouillis argentin de clairs ruisseaux.

Je somnolais quand mon infirmière vint me secouer l'épaule en me montrant une sorte de petit tube de verre garni de chiffres. Comme elle ne parlait ni breton ni français, je ne comprenais fichtre rien de ce qu'elle baragouinait et n'arrivais pas à deviner

ce qu'elle désirait faire de cet objet bizarre. Deux mots revenaient souvent : « thermomètre... anus... ». Mais elle perdait son temps à les dire, à les redire et à les répéter, je n'y entendais rien, puisque je ne savais ce qu'étaient un thermomètre et un anus. Elle montrait toujours l'objet avec insistance. Je compris encore assez vite que c'était lui que l'on désignait sous le nom de thermomètre, mais que l'on me mette aux fers si je savais à quoi elle le destinait. Je me fatiguai d'écouter cette commère et je lui fis signe de me laisser me reposer en paix. Oui, mais ne voilà-t-il pas qu'elle soulève alors prestement ma literie, me tourne d'une poigne ferme sur le ventre et, dame, il n'est pas nécessaire que je vous raconte le reste... J'étais aussi honteux devant cette pimbêche qu'un chien à qui l'on a attaché une vieille casserole au bout de la queue.

J'avais appris où était mon anus et, foi de Job, je n'ai plus permis à celle-là de le revoir, ah ! que non.

Grâce à Dieu soit rendue, je guéris assez vite, car j'étais jeune et de constitution robuste. On m'ordonna bientôt de rentrer à bord où je me trouvai absolument seul au milieu d'un grand désordre. On avait lavé l'intérieur de la goélette à l'eau de crésyl dont l'odeur peu agréable me poursuivait partout. On avait également décousu et traité nos vêtements à la lessive, même les casquettes, et je vous prie de croire que je peinaï à recoudre mes pauvres frusques.

Et voilà, monsieur, l'histoire du thermomètre. Vous a-t-elle plu ?

**

Le soleil baissait là-bas sur Kermouster, un nordê devenu frais garnissait d'ourlets d'argent les crêtes d'une houle assez grondeuse qui venait se briser sur les rochers semés à profusion

sur la grève, en contre-bas de notre banc. Goélands et mouettes voletaient et planaient au-dessus de nous, se poursuivant de leurs cris rauques, les pattes bien allongées sous la queue. L'un de ces oiseaux seulement laissait pendre l'un de ses membres : « Ce boîteux-là, me dit Job, arrive tous les jours me chiner son dîner, il était gris quand il vint la première fois, il n'avait donc qu'un an ou deux ».

J'invitai de nouveau le vieux matelot islandais à m'accompagner au « Café des marins ». Rien de meilleur qu'un boujaron pour chasser le souvenir des fades tisanes de Reikjavik.

Ernest LE BARZIC

APPENDICE II

Et voici un second appendice dont l'auteur est un autre vieil ami, un barde léonard, ancien membre de l'enseignement et qui maintenant traîne ses vieux jours dans un morne hospice. Il a heureusement un aimable passe-temps : la poésie. A chacune de mes visites, je le trouve poursuivant quelque rime bretonne ou française, mais une fois les poèmes achevés, il s'en désintéresse souvent... Mon attention a été retenue par « L'Anneau du Paimpolais »... Elle n'est donc pas encore tarie cette source d'inspiration où puisèrent avec bonheur Pierre Loti, Théodore Botrel, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic et bien d'autres !

Ce poème inédit est certainement le dernier en date inspiré du passé islandais de Paimpol et vaut donc la peine d'être sauvé.

L'ANNEAU DU PAIMPOLAIS

*Dans un coin du Trégor, Anna, près d'un calvaire,
Planté par les marins sur la dune sévère,
Avec son petit Yann vient à la nuit s'asseoir.
Qui sait ? Peut-être Yvon reviendra-t-il un soir ?
N'a-t-il pas exprimé, ce vaillant capitaine,
Avant de rembarquer pour l'Islande lointaine,
Sur le seuil de la porte, à l'instant du départ :
« C'est pour votre bonheur, mes chéris, que je pars ».
N'a-t-il pas ajouté devant soudaines larmes :
« Voyons ! je ne suis pas à mes premières armes.
Jusqu'ici le bon Dieu m'a préservé toujours.
Priez ; je reviendrai riche dans quelques jours ».*

Comme un pressentiment troublait le cœur du brave,
 Il conduisit sa femme à l'écart et dit, grave :
 « Plus tard, si l'océan m'emprisonne en ses bras,
 Mon alliance, un jour, tu la découvriras ».
 Il partit. Le bateau, sous une lourde charge,
 Avec hommes et biens disparut au grand large...
 Depuis, le vieux recteur, sa tabatière en main,
 Du toit familial arpentait le chemin...
 Malgré du syndic Job le funèbre mémoire,
 Près des draps empilés, reposait dans l'armoire
 La symbolique mante aux agrafes d'argent.
 L'espérance est tenace au cœur des pauvres gens !
 Le dimanche, à l'église, ils suppliaient saint Yves
 De ramener bientôt leur soutien sur les rives,
 Et le soir, à genoux sur les carreaux glacés,
 Ils omettaient son nom de ceux des trépassés.
 Mais voici qu'un matin, le garçon, sur la plage,
 Remarque dans le sable un rare coquillage,
 Un objet minuscule à l'intérieur creux,
 Une espèce de bague, anneau de miséreux.
 Il l'apporte au logis, joyeux comme l'on pense
 D'obtenir en retour baisers en récompense.
 « C'est blanc, c'est rond, c'est vieux ! » clame-t-il triomphant.
 La pauvre Anna pâlit en embrassant l'enfant.
 Alors, main dans la main, leur âme endolorie,
 Comme autrefois saint Jean et la Vierge Marie,
 Vers la croix de la dune, à pas lents, ils s'en vont
 Pour soupirer enfin : « Paix à l'âme d'Yvon ! ».

Yann CAROFF

Sources principales

- Biographies du P. Maunoir.
 A. BOURGÈS : Les doléances des paysans bretons.
 Bulletins de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, dont ceux de 1933, 1936, 1952, 1957 : études de M. GIOT et son équipe, de MM. Pierre BARBIER, Georges FOURNIER, René COUFFON.
 Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (1967-68).
 « Buhez ar Zent » de différents auteurs ainsi que la « Vie des saints et des bienheureux » de BAUDOT et CHASSIN, O.S.B., 1952.
 Cahier de paroisse de Loguivy.
 Le diocèse de Saint-Brieuc pendant la période révolutionnaire.
 Benjamin JOLLIVET : Géographie des Côtes-du-Nord.
 Jean KERLÉVÉO : Paimpol au temps d'Islande (thèse de doctorat en sciences sociales et politiques de l'Institut Catholique de Lille). Chron. Soc. de France, 16, rue du Plat, Lyon, 1944.
 Jean KERLÉVÉO : Paimpol et sa région.
 René LARGILLIÈRE : Les saints dans l'organisation primitive de l'Armorique bretonne (thèse de doctorat ès-lettres), 1925.
 A. LE DIUZET : Carte des voies romaines des Côtes-du-Nord (Collège Breton).
 P.-G. LE FRIEC : « Salut, les cousins ! », reportage dans « Ouest-France » des 29, 30 et 31 juillet 1964.
 M. LE LANNOU : Géographie de la Bretagne (Plihon, Rennes).
 Gwenc'hlan LE SCOUZÉC : Guide de la Bretagne Mystérieuse (Tchou).
 H. POMMERET : Jean-Marie Jacob, évêque constitut. (Sté d'Emul. 1946).
 Henri QUEFFÉLEC : Un feu s'allume sur la mer (roman). Tréguier et ses environs (S. I. de Tréguier).
 Henri WEITZMANN : Itinéraire des légendes bretonnes (Hachette).
 Luc YBER : L'île de Bréhat.
 Différents numéros de revues bretonnes.
 Bien entendu, j'ai fait mon profit de tout ce que j'ai pu apprendre au presbytère de Loguivy et je dois un merci tout spécial à M. le Recteur lui-même.

une organisation **PUISSANTE**
au service du **CONSOmmATEUR**

la **COOPÉRATIVE**
des **AGRICULTEURS**
de **BRETAGNE**

Siège social :
29 N - LANDERNEAU
Téléphone : 2-80

*vous recommande tous ses produits du sol
et de l'élevage :*

- LEGUMES FRAIS
- ŒUFS EXTRA FRAIS « Kerland »
- LEGUMES SURGELES
- BEURRE « Roy d'Ys » et « Laïta »
- POMMES DE TERRE
- Etc...

*toute la saveur de la BRETAGNE
à votre portée...*

UNE SOCIÉTÉ D'ÉCONOMISME
ET DE PROGRÈS

COOPÉRATIVE AGRICULTEURS DE BRETAGNE

Siège social
17 H. - LANDERNEAU
Téléphone 230

Sous le patronage de l'État
et de l'épargne

- LÉGUMES FRAIS
- LÉGUMES EXTRA FRAIS
- LÉGUMES SÈCHES
- BEURRE & OUV. FRAIS
- FROMAGES DE TERRE
- etc.

pour le service de la Bretagne
à votre service

